

M. med.

205

h





75

M. med. 205ⁱ

Cocchi

2

110

R É G I M E
D E
P Y T H A G O R E ,

Traduit de l'Italien du Docteur COCCHI.

RECEIPT
OF
PYTHAGORE

Transcribed by the Doctor-Compt.

R É G I M E
D E
P Y T H A G O R E ,

Traduit de l'Italien du Docteur COCCHI.



A L A H A Y E ,

Et se trouve

A P A R I S ,

Chez { G O G U É , Libraire , quai des Augustins ; au coin
de la rue Pavée , à S. Hilaire ;
E T
D E S S A I N Junior , Libraire , quai des Augustins ;
à la Bonne-Foi.

M. D C C. L X I I .

R E G I M E

D E

P Y T H A G O R E



A L A H A Y E

Et de Rome

A P A R I S

Cher } Desseins Junior, Libraire, quai des Augustins;
et } de la rue Pavée, à St. Médard;
Goussier, Libraire, quai des Augustins, au coin

M. D C C. L X I I



R É G I M E
DE PYTHAGORE,
TRADUIT DE L'ITALIEN
DU DOCTEUR COCCHI.

PYTHAGORE a été, sans contredit, un des plus grands Génies que la Nature ait jamais produit. Il vivoit cinq ou six cents ans avant la venue de J. C. [1]. C'est précisément de son temps que l'on commence à découvrir de l'ordre & de la vérité dans l'Histoire [2], qui n'avoit été jusques-là, à proprement parler, qu'un amas de Traditions fausses, obscures & poétiques.

A

Cependant les Ouvrages , qui ont paru de son temps , se sont presque tous perdus [3]. Nous ne le connoissons qu'indirectement par le témoignage des Auteurs qui sont venus bien après lui ; témoignage que nous rendent suspect l'injustice & la malignité que l'on remarque dans les uns , principalement envers les Personnages de l'Antiquité qui ont acquis le plus de célébrité , & l'ignorance grossière avec laquelle on voit les autres donner dans toutes sortes d'inepties & d'absurdités. Ajoutons à cela que la plupart de ceux qui ont voulu interpréter la Doctrine de Pythagore ont entièrement défiguré ses préceptes pour n'avoir pas sçu en démêler le véritable sens à travers les expressions obscures & allégoriques , dont elle est revêtue.

De-là viennent tous ces contes puériles , qui ont été anciennement débités au sujet de ce Philosophe ; de-là encore les différens personnages que nous lui voyons faire dans tous les Ecrits qui le concernent , où tantôt il est su-

perstitieusement représenté comme un Homme d'une bonté & d'une piété singulieres, à qui les prodiges ne coûtoient rien (a) [4], tantôt comme un imposteur, ou un Magicien ridicule (b), ou tout au moins comme un Philosophe fantasque & ténébreux.

Cependant si on veut recueillir avec quelque soin tous les faits, toutes les circonstances qui regardent ce grand Homme, en excluant toutefois tout ce qui répugne intrinsequement à la nature des choses, on n'aura pas de peine à se persuader qu'il approchoit beaucoup de la perfection de ce caractère si difficile à rencontrer, qui résulte de l'union des qualités du cœur les plus essentielles, & des facultés de l'esprit les plus sûres & les plus étendues.

Il possédoit dans un degré éminent les trois parties qui caractérisent tout

(a) Jamblique, Vie de Pythagore. *ἡ τὰ πάντα μὲν εἰς τέχνην τῆς εὐσεβείας αὐτοῦ.*

(b) Diogene Laerce, & les Auteurs cités dans Notes de Ménage.

le sçavoir de l'homme [5] : l'érudition , ou l'art de penser & de parler ; la Physique , ou la connoissance de la nature des choses ; l'art civil & politique , ou la science des Loix , & des devoirs de la Société (*a*). La connoissance profonde qu'il eut de la Morale & de la Critique font juger de sa pénétration & de l'excellence de son jugement : mais ses progrès dans la science de la Nature , où aucun Ancien , avant lui , n'avoit poussé aussi loin ses découvertes , dénotent dans ce Philosophe un génie d'autant plus sublime , que cette branche des connoissances humaines l'emporte sur les deux autres par son étendue & ses difficultés.

Quoiqu'il ne nous reste aucun Ouvrage entier & authentique de Pythagore , on trouve cependant tant de vestiges de sa Philosophie dans les Ecrits de ses Disciples , & son autorité concernant certaines opinions particulières est si constamment reçue, qu'on

(*a*) Diogene Laerce , Liv. VIII. Sect. 6.

peut bien même à présent juger hardiment de son mérite. Il fut profond Mathématicien, & il poussa la Géométrie [6] beaucoup au-delà des élémens qu'en avoient donnés les Egyptiens. Il se servit de l'Arithmétique, comme d'un calcul universel & analytique [7]. Il fut grand Physicien [8] & Astronome. Il posséda de plus l'Histoire Naturelle [9] & la Médecine, qui n'est autre chose que le résultat de diverses notions scientifiques jointes à une certaine sagacité.

Il est vrai que ce Philosophe, ainsi que ses Disciples, pour dérober sa Doctrine à l'intelligence du Peuple, l'enveloppa d'expressions étranges & singulieres, qui devinrent très-obscurres peu de temps après que l'explication verbale en eût été interrompue [10]. Mais si les circonstances où il s'est trouvé nous étoient connues, son système que nous regardons comme obscur & dangereux par sa nature, ne nous paroîtroit plus tant s'éloigner de ce caractère de sagesse que l'on remarque

dans le reste de sa conduite. Peut-être le plaisir de faire du bien aux autres ; peut-être aussi le désir de la louange , dont les plus grands Hommes sont les plus avides , l'engagerent à ne point supprimer certaines vérités que la prudence exigeoit en même temps qu'il cachât à la multitude. Car anciennement on croyoit ne pouvoir gouverner le Peuple qu'à la faveur de quelque fausseté adroitement insinuée dans le Public , & qu'on avoit soin de soutenir & de répandre de plus en plus par tous les moyens & tous les ressorts possibles.

Et comme toutes les vérités , par le rapport qu'elles ont nécessairement entr'elles , contribuent également à détruire l'erreur & à découvrir l'imposture , les Sectes philosophiques ne pouvoient manquer de devenir suspectes à la tyrannie. De-là vient que les Pythagoriciens , & généralement toutes les Ecoles de Philosophie , se virent obligées dans la suite de se servir , pour leur propre sûreté , de la fameuse mé-

thode de deux manieres d'enseigner, l'une cachée & l'autre publique; l'une privée, claire & directe; l'autre obscure, oblique & symbolique.

Cette considération paroît avoir échappé à certains Auteurs qui ont traité les préceptes de Pythagore de visions. A l'égard de ceux qui lui ont attribué des enchantemens & des miracles, ce seroit une grande simplicité dans un siècle aussi éclairé que le nôtre d'entreprendre de leur répondre sérieusement. Il suffira de dire, autant qu'on a pu le démêler à travers l'obscurité qu'il a plu à ce Philosophe de répandre sur sa Doctrine, qu'il s'est représenté le Soleil comme un globe de feu, comme le centre lumineux de l'Univers, & la terre comme une Planete (a); qu'il pensoit que la matiere est indivisible. Il supposa que les Cometes sont des Planetes [11], dont les retours périodiques se font dans un es-

(a) Aristote, Liv. II. Chap. du Ciel. Plutarque, *in num.*

pace de temps fort considérable (*a*). Il reconnut qu'il y a dans le mouvement de tous les Corps célestes une harmonie déterminée (*b*) [12], c'est-à-dire, un rapport de leurs masses à leurs distances (*c*). Il découvrit le premier les apparences de Venus (*d*) [13]. Il comprit que la terre est de figure à-peu-près sphérique [14], posée obliquement & habitée par-tout avec une égale distribution d'ombre & de lumière dans la somme totale (*e*). Il a été le premier & le seul dans l'Antiquité qui ait soutenu que la génération des animaux se fait par le concours d'animaux de même espèce, sans qu'il soit possible de supposer la même faculté dans quelqu'autre matière que ce soit (*f*). Ces traits-là, & plusieurs au-

(*a*) Plutarque, Liv. II. des Opinions des Philosophes, & Chalcidie, in *Tim.* pag. 394.

(*b*) Plutarque, *ibid.* III. 2.

(*c*) Pline, Liv. II. 21. & 22. Censor, 13.

(*d*) Pline, *ibid.* & Laerce VII. 14.

(*e*) Plutarque II. 12. & Laerce.

(*f*) Laerce, Sect. 28.

tres également sublimes, que l'on trouve encore dans la Physique de Pythagore (a), sont un préjugé avantageux, ce semble, pour les points de sa Doctrine, qui sont restés dans l'obscurité. Il faut donc ne point s'ingérer de les expliquer, ou leur donner du moins une interprétation conforme aux principes féconds & lumineux que l'on vient d'exposer, à moins qu'on n'aime mieux supposer qu'ils ne sont pas de lui.

Il n'est pas permis de douter que Pythagore n'ait été particulièrement versé dans les Mathématiques, dans la Physique, & dans l'Histoire Naturelle. C'est-là l'idée que nous ont laissée de ce Philosophe ses Concitoyens de Samos dans quelques-unes de leurs mon-

(a) On peut consulter les Auteurs qui viennent d'être cités, & quelques autres anciens Ecrivains, où les différentes opinions de Pythagore concernant la Physique se trouvent répandues.

Pythagoras assistere veritati miris licet & contra opinionem hominum operantibus asseverationibus non veretur. Comment. de Chalcidie sur le Timée de Platon, p. 395. Ce jugement me paroît fort sensé.

noies qui subsistent encore (a) [15]. On l'y voit représenté sous la figure d'un vieillard vénérable assis dans l'attitude d'un Héros , tenant un sceptre de la main gauche , & dans l'autre une baguette avec laquelle il semble montrer sur un globe , soutenu d'une petite colonne , la forme de la terre , l'obliquité de l'écliptique , ou la sphere & le système du monde , & la Théorie des Astres qu'il a imaginé avec tant de pénétration.

Tel devoit être en effet le Fonda-

(a) On voit encore plusieurs de ces monnoies de Samos. Il y en a une de cuivre dans le Trésor des Médailles de Médicis , où est d'un côté Pythagore , & de l'autre la tête d'Etruscille. Elle est gravée au frontispice de ce Livre en beaucoup plus grande proportion. Vaillant en a recueilli six. L'Antiquaire Cameli en conserve une avec la même figure d'un côté , & la tête de Galien sur le revers. Spanheim en cite une autre , si ce n'est pas toutefois la même , d'après Godefroy de U. & P. N. edit. 2. pag. 401. Le même Godefroy la décrit ainsi dans un Recueil manuscrit de ses Médailles , 1652. *figuræ Pythagoræ sedentis cum globo* ΝΙΚΑΙΕΩΝ 2. mod. Ceux qui verront cette Médaille , & qui en vérifieront la figure & les lettres pourront éclaircir les relations qu'il y a eu entre Pythagore & les habitants de Nicée.

teur de l'Ecole célèbre d'Italie [16], d'où fortirent ces rares génies, qui par l'application des Mathématiques à la Physique, porterent la mécanique à son dernier période. Le discours d'Archimedes sur les corps flottans, & généralement tous les Ouvrages de ce grand Homme; ceux d'Aristarque, les Fragmens, ou Pensées d'Empédocles [17], d'Archytas [18], de Philolaus [19], les seuls morceaux qui nous soient restés de tant d'autres Ouvrages précieux des Disciples de Pythagore, font voir à quel degré de perfection les Sciences avoient été portées dans cette admirable Ecole.

Un génie profond & sublime, les lumieres les plus sûres, les plus étendues, ne furent pas le seul apanage de Pythagore (a). Il réunissoit en même temps les vertus & les qualités les plus

(a) Héraclite, qui vivoit à-peu-près du temps de Pythagore, a écrit de ce Philosophe Πυθαγόρης Μνησαρχὸς ἰσχυρίυν ἥσκησεν ἀνθρώπων μαλιστα πάντων, c'est-à-dire, que personne n'avoit réuni autant de différens genres de sçavoir que Pythagore.

essentielles dont l'humanité puisse s'honorer. Il étoit sain , bien fait [20], & propre de sa personne , suffisamment riche , de condition médiocre , & né de parens honnêtes (a). Il avoit acquis dans les divers voyages qu'il avoit faits loin de sa Patrie , & chez les Nations les plus policées [21], une parfaite connoissance des vertus & des vices des hommes. Il étoit pere de famille , fort chéri des siens : ayant une femme & des enfans , & par-là plus continent , comme il le disoit lui-même [22]. On le vit toujours empressé à entretenir l'union & la bienveillance parmi ses Concitoyens [23]. Doux & complaisant dans la conversation , point railleur , point médifant, se piquant de la justice la plus exacte dans toutes les actions de sa vie [24], ainsi qu'on peut en juger par cette célèbre Sentence que nous avons de

(a) Le reste de ce caractère a été recueilli & presque traduit de différens endroits de Laerce , de Porphyre , & d'autres anciens Ecrivains.

lui, que l'homme doit toujours se ranger du parti des Loix, & veiller sans cesse à leur conservation. Il étoit libéral, au point qu'il pensoit ne posséder rien qui n'appartînt à ses amis, autant qu'à lui-même [25]. La connoissance qu'il avoit des Loix & de la Médecine le mettoit souvent dans le cas de les assister de ses conseils dans leurs différends, & de ses soins lorsqu'ils étoient malades. Et quoiqu'il n'eut pas de plus grand plaisir que de raisonner avec eux de matieres philosophiques, il ne sçavoit pas moins laisser *les sublimes pensées de l'Ether*, selon son expression (a), pour se rendre utile à sa Patrie, soit par sa sagesse dans les délibérations publiques, soit par sa valeur dans les guerres qu'elle avoit à soutenir. Il joignoit à toutes ces qualités le don de se rendre agréable aux Grands [26], & de plaire au beau sexe (b) [27]. Mais ce qui prouve en-

(a) Voyez sa Lettre dans Laerce, Sect. 30.

(b) On peut voir dans le même Auteur le compliment gracieux de Pythagore au beau sexe; rap-

core mieux l'excellence de sa Morale ; c'est ce noble & unique précepte qui lui étoit familier , que le comble des vertus humaines se réduit à dire toujours la vérité , & à faire du bien aux autres (a).

Il se bannit volontairement de sa patrie , dont la constitution lui déplaisoit , & où , à l'exemple de la plupart des petites Villes de la Grece de ces temps-là , la Noblesse seule tenoit lieu du mérite le plus éminent. C'est ce qui faisoit dire à ce Philosophe , selon qu'il paroît par un fragment qui nous est resté d'une de ses Lettres , que le sort l'ayant fait naître d'un simple Jouaillier, ou Graveur de pierre , avoit beaucoup affoibli en lui ce sentiment de reconnaissance que tout Citoyen est censé devoir au lieu de sa naissance.

Il choisit pour sa demeure l'Italie ,

porté par Timée l'Historien [Laerce VIII. 11.] τὰς
συνοικίας τανύασι θεῶν ἐκεῖν ὀνόματα κόρως νύμφας εἶτα
μητέρας καλυμέναις. Voyez Sect. 9. & 21. &c.

(a) Ælien, Var. Hist. XII. 56. Ἀλεθεῖν καὶ ἐνεργεῖν
Long. de Subl. Sect. 1. ἐνεργασία καὶ ὠλύθεια.

contrée alors la plus florissante & la plus heureuse du monde , avant que l'ambition inquiète & insatiable des Romains en eût renversé la constitution , en y introduisant , avec l'esclavage , la pauvreté & l'ignorance , ses deux compagnes inséparables [28].

Nous avons , en effet , un exemple bien remarquable de ce changement dans les monnoies qui furent frappées pendant ces heureux temps dans cette partie de l'Italie , appelée anciennement la grande Grece , & dans la Sicile. Il en reste encore une grande quantité d'un travail & d'un goût au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer ; preuve évidente de la perfection où les Arts y étoient portés , & par conséquent de l'opulence qui y régnoit. Elles ont tout-à-fait cessé sous la domination des Romains.

C'est donc dans le sein de l'Italie que Pythagore , universellement aimé & respecté , jouit de toute sa gloire ; & soit , comme l'ont prétendu quelques Historiens , qu'il ait été réduit

par de malheureuses circonstances à se laisser mourir de faim dans une extrême vieillesse [29]; ou que, selon d'autres, il ait fini ses jours dans une émeute populaire, sa mémoire y fut toujours en grande vénération, ainsi que nous l'apprenons de Cicéron, de Tite-Live, de Pline & de Plutarque.

Ces deux derniers, entr'autres, font mention d'un Décret du Sénat de Rome, publié deux cents ans après la mort de Pythagore, par lequel ce Philosophe fût déclaré le plus sage de tous les Grecs [30]; ce fut même en vertu de ce titre qu'on lui érigea une Statue dans la place publique, pour se conformer à je ne sçais quel oracle d'Apollon.

C'est une chose digne d'observation, dit Pline, que Pythagore ait été préféré à Socrate [31]: mais si on considère, avec Cicéron, que Pythagore, très-versé dans la Physique, avoit enseigné des vérités que Socrate, qui lui étoit de beaucoup inférieur dans cette Science, n'admettoit point. Ce Jugement

ment des Romains paroîtra d'autant plus équitable , qu'une Science qui apprend à connoître & à expliquer la nature des choses , exige plus de travail & a bien plus de solidité que toute autre Science.

Les préceptes de Pythagore , tant de Morale que de Physique , étoient tellement mêlés dans les Constitutions fondamentales de l'ancien Gouvernement de Rome , qu'on y croyoit communément, sur la foi d'un bruit assez ancien , que le Roi Numa à qui ces Constitutions furent attribuées avoit été Disciple de ce Philosophe. Il est vrai que Cicéron & Tite-Live ont regardé cette opinion comme absolument contraire à l'ordre de la Chronologie [32] , quoiqu'elle fût appuyée de l'autorité de quelques anciens Ecrivains. Cependant si on fait attention qu'après que les monumens originaux de Rome se furent perdus [33] , l'Histoire & la Chronologie Romaine furent écrites à la main , & augmentées de plusieurs particularités de pure in-

vention, le sentiment de ces deux Auteurs ne paroîtra pas mieux fondé. Quoi qu'il en soit, il vaut encore mieux laisser cette question indécise, comme a fait sagement Plutarque, que d'entreprendre de débrouiller les raisons, les faits, & les témoignages qui portent à croire que Numa vivoit dans un temps aussi reculé, ou que les Loix qui parurent sous son nom ont été dressées par des personnes sages & habiles dans des siècles plus voisins de nous, lorsque Rome commença à se policer par le commerce des Villes de la Grece.

Nous admirerons en passant le bon goût de Platon, qui, quoiqu'il fût le Partisan le plus zélé de Socrate, ne laissa pas de venir prendre en Italie, dans les assemblées des Pythagoriciens, ces principes de Mathématique qui lui firent tant d'honneur dans la suite.

Il faut cependant bien se garder de confondre, avec Pythagore, tous les Pythagoriciens, dont il y a eu plusieurs

classes [34]. Les premiers , qui furent sans contredit les plus Scavans , & qui méritèrent , à plus juste titre , le nom de Sages , ont duré près de deux cents ans après la mort de leur Chef , pendant neuf à dix générations , ainsi que l'observe Diogene Laerce (a) , d'après quelques Manuscrits , & non pendant dix-neuf , comme on le voit dans les Textes imprimés. Les derniers descendans de cette première classe vécurent jusqu'au temps d'Aristote. Plusieurs motifs contribuerent à leur décadence : les changemens qui arriverent dans les différens Gouvernemens de l'Italie ; la jalousie des Ecoles de Socrate , qui se répandirent depuis dans toute la Grece ; l'obscurité du Dialecte Dorique , peu usité parmi les Grecs , d'où vint la difficulté de discerner les Ecrits faux d'avec les véritables ; à quoi il faut ajouter la liberté que les Etrangers eurent d'enseigner publiquement leur Doctrine , & prin-

(a) Sect. 45. *ibid.* Note de Ménage.

principalement l'usage des Enigmes & du secret qui , quoiqu'innocent par lui-même , est toujours odieux & suspect à ceux qui en sont exclus. De-là , dit Polybe , les calomnies & les persécutions qui leur furent suscitées (a) ; persécutions qui en privant les Villes de la Grece d'une infinité d'excellens Citoyens , seuls capables de les éclairer & de les conduire , les laisserent exposées à la fureur des dissensions civiles , & à la violence des barbares établis dans leur voisinage.

On vit paroître ensuite en différens temps , & en différens pays , la seconde & la troisieme classe des Pythagoriciens , toujours moins Scavans & plus Visionnaires. Ces prétendus Disciples de Pythagore , réunis en familles artificielles dans les Villes ou dans les campagnes , livrés à l'ignorance , à l'erreur & à l'idolâtrie la plus grossiere , devinrent avec raison dans la suite la risée non - seulement des Poëtes de

(a) Liv. II. 39.

la Grece , mais des premiers Peres de l'Eglise même qui virent cette Philosophie absurde s'abolir & s'éteindre entièrement.

Après avoir fait connoître la différence qu'il y a de Pythagore aux Pythagoriciens , je ne crains pas d'avancer qu'il n'est point d'Ecole de Philosophie , en Italie , qui ne doive se tenir honorée de reconnoître ce grand Homme pour premier Maître. Et s'il est vrai , comme l'affurent quelques Auteurs dignes de foi , qu'il y ait eu une relation d'origine & de famille , entre ce Philosophe & ces Colonies Toscanes qui possédoient autrefois quelques Isles dans la Grece , c'est un nouveau motif pour nous de respecter son nom & ses opinions. Il y a plus ; la reconnoissance nous y engage plus particulièrement encore , puisque c'est de lui que nous vient la méthode d'établir la Géométrie pour base de toutes les Etudes [35].

D'ailleurs , nous ne sçaurions disconvenir que ce ne soit à Pythagore que nos

trois célèbres Concitoyens , Americ Vespuce [36] , Galilée [37] , & Redi [38] , sont en quelque sorte redevables de la gloire qu'ils se sont acquise pour avoir soutenu & développé les trois systèmes de l'existence des Antipodes , du mouvement de la terre , & de l'impossibilité de la génération par la putréfaction , systèmes dont ce Philosophe doit être regardé comme le véritable Auteur.

De l'aveu de Celse même , aucun Philosophe n'a eu autant de connoissance de la Médecine que Pythagore. Les Médecins Italiens, qui vivoient de son temps , ainsi que ceux qui vinrent après dans les contrées où sa Doctrine étoit le plus répandue , furent toujours , si l'on en croit Hérodote (*a*) , plus considérés & plus recherchés que les autres. En effet , les Pythagoriciens ont été les premiers qui se soient avisés de disséquer les animaux & de recueillir les expériences de Méde-

(*a*) Liv. III. p. 133. ed. H. S.

cine [39] ; c'est par-là principalement qu'Acron & Almeon [40] se sont rendus célèbres.

Pour juger combien Pythagore avoit sçu approfondir la nature du corps humain , il ne faut que consulter ses préceptes, même de Médecine. Il n'appartient toutefois qu'aux vrais Médecins, c'est-à-dire , à ceux qui joignent à une longue expérience une étude exacte & réfléchie de la Médecine , de sentir l'importance & la certitude de la Doctrine de Pythagore , sur la vicissitude alternative de l'augmentation & de la diminution des maladies dans les jours impairs , & du progrès par périodes septenaires de tout ce qui arrive , & de tout ce que l'on peut observer sur le corps , soit dans l'état de maladie , soit dans l'état de santé ; & bien loin de supposer dans cette connoissance aucun mystere , à l'exemple de ces derniers Pythagoriciens dont nous venons de parler , nous avons tout lieu de croire que ce sçavant Homme , instruit, comme nous , de la vérité du phéno-

mene , fut également capable d'en démêler la véritable cause , qui est fondée sur l'élasticité & la contraction naturelle des fibres dont est composé le corps humain [41] , & sur la capacité des vaisseaux , qui peuvent bien s'étendre jusqu'à un certain point, mais non pas au-delà des bornes que la Nature leur a prescrites.

Il pensoit que la santé est le fondement de la félicité humaine (*a*) , & qu'elle dépend d'une harmonie ou rapport du mouvement & des forces ; qu'elle consiste dans la permanence de la figure , comme la maladie dans le changement qui se fait dans la même figure ; que les événemens auxquels le corps humain est sujet résultent de sa conformation originaire , relativement à la combinaison des causes extérieures ; que le cerveau & le cœur sont les deux principaux instrumens de la vie ; que les liqueurs du corps humain se distinguent en trois sub-

(*a*) Schol. ancien d'Aristoph. N. V. 609.

stances , selon la différence de leur densité : en sang , en eau ou lymphe , ou sérosité , & en vapeur ; qu'il y a trois sortes de vaisseaux , les nerfs , les arteres & les veines , & que la matiere prolifique , animée par son application au corps de l'embrion , y met en mouvement le sang dont se forment ensuite les parties plus dures , charnues & osseuses (*a*).

Toutes ces opinions ne different nullement de celles de nos Philosophes modernes ; aussi n'est-il point de Lecteur un peu éclairé qui ne doive éprouver un vrai plaisir à voir comment les grands Hommes , quelle que soit la distance qui les sépare , se rencontrer quelquefois dans leur façon de penser.

Rien ne prouve mieux que les Médecins Pythagoriciens avoient saisi le

(*a*) On peut consulter les opinions de Médecine de Pythagore dans l'extrait que Laerce en a fait , d'après Alexandre , Ecrivain Grec , Contemporain de Sylla , surnommé Polihistor , pour sa vaste érudition. *Sect. 28. &c. Stof. Nov. Ver. 609.*

véritable ou plutôt l'unique but de la Médecine , que la préférence qu'ils donnoient à un régime de vie exact sur tous les remèdes. Il suffit , pour sentir l'importance de cette maxime , d'avoir acquis par une longue expérience cette noble incrédulité sur la vertu des drogues , seule propre à faire connoître la différence des bons & des mauvais Médecins.

Les Pythagoriciens étoient sur ce point-là d'une exactitude scrupuleuse. Ils avoient principalement égard au choix & à la préparation des alimens , ainsi qu'à la mesure du manger , du boire , de l'exercice & du repos. Ils n'admettoient gueres d'ailleurs que les médicamens extérieurs, faisant très-peu de cas de la Pharmacie ; & ils avoient pour maxime dans leurs opérations de Chirurgie de n'employer le fer qu'avec beaucoup de ménagement & de rejeter entièrement l'usage du feu.

Si des principes aussi exacts, & ignorés des Médecins des autres Ecoles , font tant d'honneur à la sagesse & aux

lumières de Pythagore , quelle idée ne doit pas donner de ce Philosophe cette découverte admirable , dont nous lui sommes redevables , remède le plus sûr & le plus universel que l'industrie humaine ait jamais produit ? J'entends le Régime appelé Pythagoricien (*a*) , qui consiste dans l'usage libre & absolue de tout ce qui est végétal , frais & tendre , qui n'exige que fort peu ou point du tout de préparation , comme feuilles , racines , semences , fleurs & fruits ; & à s'abstenir de tout ce qui est animal , de quelque espèce qu'il puisse être , Volatil , Quadrupede & Poisson.

Le lait & le miel entroient dans ce Régime , mais les œufs en étoient exclus. La boisson consistoit dans l'eau toute pure. Le vin , & toute autre liqueur provenant du vin , n'y étoient point admis. Il n'est pas dit pour cela

(*a*) Ce Régime est nommé différemment par les anciens Auteurs, Ἀψυκὸς βίος ὁ τῷ Πυθαγορικῶν Πονφαγία, Βότανος φαγία , dans Esichius : *vie inanimée , vivre herbacé* , Πονεφαγεῖν , par Hérodote : *Cæna terrestris multis olentibus* , par Plaute , &c.

qu'il fallût entièrement se priver de l'usage de la viande. On pouvoit , selon les occasions , manger de la chair d'animaux jeunes , frais & tendres , pourvu qu'on en usât avec modération , & encore devoit-ce être des parties musculuses , plutôt que des entrailles (*a*).

Pour peu qu'on ait acquis de connoissances sur la nature du corps humain & des alimens , on voit par cet exposé que Pythagore a eu principalement en vue dans ce Régime la santé du corps & la tranquillité de l'esprit. Il n'est pas possible , en effet , de s'imaginer que ce n'ait été là la véritable intention de ce Philosophe , si on considère que cet état de félicité , tant désiré , la santé & la tranquillité , résultent de la plus grande facilité à subvenir à ses besoins , du calme le plus uniforme des humeurs , & de l'habitude de réprimer avec le secours de

(*a*) Toutes ces particularités se trouvent principalement dans les Ouvrages de Laerce & de Porphyre.

la tempérance ses appétits les plus pernicieux.

Cette considération paroît bien mieux convenir à la sagesse de ce grand Homme que de supposer qu'il n'avoit adopté un genre de vie de cette nature , que parce qu'il croyoit à la Métémphysique. S'il a paru donner dans une idée aussi absurde , ce ne peut être , comme nous l'avons déjà remarqué , que par la nécessité où il s'est trouvé de s'accommoder à la portée du Peuple rarement capable d'entendre la vérité.

Il avoit bien senti que la faculté de penser & le principe du mouvement volontaire, que tout Homme reconnoît en soi , ne sçauroient s'expliquer par les notions que nous avons sur la matière inanimée , ni par les Loix de la Méchanique , ainsi il crut devoir adopter l'hypothese des Egyptiens en l'ornant de fictions , suivant l'usage de ce temps-là (*a*). Il est vrai que cette opinion répugne également à la raison

(*a*) Hérodote , Liv. II.

& à la vrai-semblance ; cependant on ne peut pas s'empêcher de convenir qu'elle a fait naître dans les Ecoles de Philosophie les premiers principes de la Doctrine de l'Immortalité de l'Ame [42].

Timée , Pythagoricien , Maître de Platon , fait assez entendre que Pythagore n'admettoit point parmi ses opinions mystérieuses le passage des ames d'un corps à un autre , en conservant leur identité & leurs idées. On peut consulter à ce sujet un petit Ouvrage assez curieux de cet Auteur , où il expose fort naturellement son sentiment dans sa Langue Dorique par cette sentence (*a*) : » La fiction , le menfonge ,
 » ou l'erreur nous sert à réprimer les
 » hommes que la vérité ne sçauroit per-
 » suader. « De-là vient la nécessité de feindre ou publier les châtimens étranges des ames , en supposant qu'elles

(*a*) Vers la fin, τὰς ψυχὰς ἀπειργόμες ψευδεσι λόγοις
 δίκαι μὴ αἰνται ἀλαθεσι, λεγοιντο δ' ἀναγκαῖον ἢ τιμωρίαι ζῆναι
 ὡς μεπειδυσκεῖναι τῶν ψυχῶν , &c.

passent d'un corps à un autre. Est-il , en effet , vrai-semblable que Pythagore , qui croyoit que les Plantes mêmes étoient animées , n'ait pas senti que tout ce qui a vie ne pouvant se nourrir de minéraux , les hommes & les animaux se feroient trouvés dans la nécessité de se manger les uns les autres pour subsister , d'où l'on voit combien le but que l'on prête à ce Philosophe est absurde & contradictoire. Il est bien plus naturel de supposer qu'il se servit de cette circulation des ames , comme d'un moyen ingénieux pour engager le Peuple à suivre le régime le plus convenable à la santé. D'autant qu'il n'est donné qu'aux Sçavans , c'est-à-dire , à un très-petit nombre d'hommes , de sentir toute la force des raisonnemens physiques. Ce sentiment est appuyé du témoignage de quelques anciens Ecrivains , ainsi que nous l'apprend Diogene Laerce (a). L'intérêt commun des ames , dit cet Auteur ,

(a) Sect. 3.

n'étoit qu'un prétexte pour empêcher que l'on ne se nourrît de la chair d'animaux ; c'étoit dans la vue de faciliter aux hommes les moyens de subsister qu'il leur conseilla l'usage des alimens les plus communs & les moins susceptibles d'apprêt , & qu'il leur prescrivit l'eau pour boisson ; régime que l'on doit regarder comme la source de la santé du corps & de la liberté de l'esprit (*a*).

Plutarque , dans son Traité contre l'usage de la viande (*b*), après avoir employé tous les raisonnemens qu'ont pu lui suggérer la Morale , la Physique & la Médecine , pour démontrer les inconvéniens de ce genre d'alimens , déclare expressément qu'il n'en-

(*a*) Le Texte dit ἀπὸ πυρὸς , qui équivaut à ce qui vient après ἀνα πυρὸς , c'est-à-dire , sans feu & sans beaucoup d'apprêts. La Traduction de la belle Edition de Meibomius , où on lit *eaque anima carent* , ne rend point le sens du Texte. L'ancienne Traduction du bon Ambroise , *quibus igne ad coquendum opus non esset* , est plus fidele , & meilleure que celle d'Aldobrandin , qui dit , *cibis minime coctis*.

(*b*) Opusc. Vol. III. περί σαρκος , pag. 1833.

tend nullement adopter les motifs qui engagerent Pythagore à proposer son système , motifs qui lui paroissent remplis de mysteres , & qu'il compare aux machines secretes qui font mouvoir les décorations du Théâtre. Cette maniere de juger de l'intention d'un homme , si connu d'ailleurs par ses lumieres & par sa sagesse , se rapporte assez à ce que plusieurs Ecrivains des siècles les plus reculés ont écrit de Pythagore , qu'il mangeoit quelquefois & conseilloit même aux autres de manger , sans aucun scrupule , des Poulets , des Chevreuils , des Cochons de lait , du Veau & du Poisson ; & qu'il n'avoit point , comme se l'imaginoit le Vulgaire , une aversion décidée pour les Fèves & pour les autres légumes.

Mais ne peut-on pas concilier cette diversité de sentimens en supposant que Pythagore n'entendoit exclure que les légumes secs & durs , & nullement ceux qui sont frais & tendres ? Il y a plus ; si on examine avec attention tout ce qui a été anciennement écrit sur ce

sujet , on jugera , sans peine , que le but de ce Philosophe étoit d'écarter par la sobriété, par le choix des alimens, & par la privation du vin, les maladies, le trop d'embonpoint , l'abrutissement de l'esprit, le trouble & l'oppression des sens.

Après tout , l'usage de s'abstenir particulièrement de certains alimens ne vient point de Pythagore ; on en trouve plusieurs exemples parmi quelques Nations , qui existoient bien avant ce Philosophe [43], & chez les Egyptiens sur-tout , qui lui en auront vrai-semblablement donné l'idée. Car il est constant que pendant le séjour que Pythagore avoit fait en Egypte , contrée où fleurissoient alors les Sciences & les Arts [44], il y avoit puisé bien des manieres & des sentimens particuliers , qu'il se fit gloire de conserver le reste de ses jours. Il étoit , entr'autres , défendu dans toute l'Egypte de manger des Fèves [45]. Hérodote observe (a)

(a) Liv. II.

que dans la fuite , chez les Grecs & chez les Romains , ce légume fut particulièrement interdit aux Prêtres de Jupiter , de Cérès , & de quelques-unes de leurs autres Divinités (a) : mais quel qu'ait été le motif qui engagea Pythagore à proscrire les Fèves , on ne sçauroit douter maintenant, après ce qu'on en lit dans les Auteurs anciens , que ce point de son système ne fût purement allégorique [46]. Il est donc inutile de chercher à en démêler le sens, puisque ceux qui l'ont sçu l'ont tenu caché avec tant de soin (47).

Nous voyons d'un autre côté que Pythagore ne se faisoit pas une peine d'en manger , quoiqu'il eut exclu de son Régime les autres légumes , les Coqs vieux , les Bœufs qui avoient servi au labourage , & autres semblables alimens de consistance dure & glutineuse. Il est donc plus naturel de

(a) Pausanias , Liv. VIII. 15. Porphyre , de l'Abstinence , Liv. IV. Aulu-Gelle X. 15. Festus V. Sabam. &c.

supposer que la défense symbolique des Fèves fût une chose absolument différente qui renfermoit quelque mystere important , & que les abstinences réelles avoient été imaginées par d'autres avant lui , pour quelqu'autre motif qui n'avoit rien de commun avec ce Philosophe (a) , qu'il n'avoit fait que les adopter & les proposer le premier au Peuple , comme un précepte de Médecine & de Morale ; il n'importe , après cela , de quel prétexte il ait jugé à propos de revêtir ce précepte , pour lui donner plus d'autorité. Ce qui rend cette opinion plus vrai - semblable , c'est qu'il est à remarquer qu'entre tous les animaux il a exclu plus particulièrement les carnassiers , par conséquent tout le Gibier , la plûpart des Poissons , ainsi que les parties les plus tendres & les plus délicates de tous les animaux , telles que sont les glandes , les entrailles & les œufs. Il avoit

(a) Laerce , Liv. VIII. 33. ἡ πόχοςθαι ὧν παρα-
κελευσονται ἢ οἱ τὰς τελέτας ἐν τοῖς ἱεροῖς ἐπιτε-
ῦντεν.

reconnu , sans contredit , que ces parties sont moins saines , qu'elles produisent une exhalaison plus forte & plus piquante ; ce qui veut dire , selon le langage des Ecoles , qu'elles ont une plus grande volatilité huileuse & saline.

La méthode qu'il avoit de ne faire que deux repas par jour : l'un , le matin , qui équivaloit à notre déjeûné , & qui n'étoit le plus souvent que du pain ; & l'autre fort tard , qui lui servoit de dîner, ou si l'on veut de souper, où il mangeoit raisonnablement. Sa coutume de ne boire du vin qu'avec beaucoup de modération, & seulement lorsqu'il étoit à table avec ses amis ; le soin qu'il avoit de ne se servir que de robes toujours blanches & des plus propres , dont il changeoit même tous les jours, sous prétexte de la Religion (*a*), préférant les étoffes qui proviennent des matieres végétales (*b*), à celles qui

(*a*) Diodore de Sicile , &c.

(*b*) Apulée , *Apol.* p. 64. *Edit. priv.* Jamblique ,

sont faites du poil des animaux , parce qu'elles sont moins propres à attirer l'humidité & les mauvaises influences de l'air (*a*) ; le goût qu'il avoit pour la Musique [48], sans s'y livrer (*b*) ; ses doctes & agréables entretiens avec ses amis ; les bains fréquens qu'il prenoit pour conserver sa peau , non en public pour se donner en spectacle ; mais chez lui dans son particulier , & d'autres semblables traits de la vie privée de Pythagore , confirmés par des Auteurs dignes de foi , donnent de ce Philosophe une idée bien différente de

chap. 21. Philostrate , *Vit. Apol. VIII.* 3. Il ne paroît pas que l'on doive s'arrêter à ce que Diogene Laerce objecte que le Lin n'étoit point connu encore dans les contrées où Pythagore avoit établi sa demeure. Il n'y a aucun lieu de douter que les étoffes de Lin & de Coton très-fin ne fussent alors fort communes en Egypte , où les Manufactures en avoient été apportées des Indes. Pythagore , & tous les Grecs qui s'en servoient , pouvoient très-bien les tirer de l'Egypte. Voyez Ferrarius , *de re Vest.* Plin. H. Liv. IV. chap. 11. & 12.

(*a*) Jac. Keil , *Medicina Statica* , pag. 178. dit : *Plus attrahunt vestes à partibus animalium composita quam quæ à vegetalibus conficiuntur , &c.*

(*b*) Jamblique , 29.

ce caractère dur, austère, & ridiculement superstitieux qu'on lui attribue communément [49].

Suivant tous les Auteurs qui ont écrit sa vie, il avoit pour maxime de n'endommager aucune Plante fruitière & domestique, & de n'offenser aucune sorte d'animaux, qui ne fussent venimeux & pernicious à l'homme. Il se faisoit un plaisir d'acheter des Poissons, & après qu'il en avoit examiné soigneusement les différentes formes sur le rivage, il les restituoit à leur élément (a).

Cet esprit de curiosité innocente & délicate, caractère du vrai Naturaliste; ce désir si louable de conserver, autant qu'il lui étoit possible, les moindres corps organiques, supposent dans ce Philosophe un sentiment d'humanité & de générosité éclairées, dont bien peu d'hommes sont capables. Nous en voyons, en effet, tous les jours qui ne se font pas une peine de sacrifier

(a) Plutarque & Apulée.

à de puériles fantaisies les ouvrages de la Nature les plus utiles , & les plus dignes de notre curiosité, sous prétexte de leur inutilité.

Mais revenons à notre sujet , & cherchons à faire voir par quelques réflexions sur la nature & les facultés du corps humain , & des alimens qui le soutiennent , combien le Régime de Pythagore est propre à rétablir & à conserver la santé , ainsi que ce grand Homme se l'étoit proposé ; & sans nous aller égarer dans les idées poétiques & barbares de la plupart des Ecoles des siècles passés , nous observerons de suivre , le plus exactement qu'il nous sera possible , les lumières que nous ont fournies de nos jours l'Anatomie [50], la Méchanique [51], l'Histoire Naturelle & la Physique [52] expérimentale , dont fait partie la vraie Chymie [53].

C'est par le secours de ces lumières qu'on est venu à bout de reconnoître dans la Médecine que la vie & la santé consistent dans le mouvement égal

& perpétuel d'une grande masse de liquide distribué dans un nombre infini de canaux continus entr'eux , qui , après s'être divisés en troncs & en rameaux, se réduisent dans leurs extrémités à une finesse imperceptible & à une multiplicité inombrable.

Les troncs de ces canaux , qui en forment comme les bases, sont au nombre de deux , d'une structure & d'une nature différentes , situés presqu'au centre du corps humain , & unis au cœur : leurs pointes ou extrémités sont en partie ouvertes à la surface extérieure du corps , ou dans quelque cavité interne , & ils servent en partie à faire communiquer un genre avec l'autre ; & d'autant que la grande masse de liquide est portée dans ces canaux , où elle coule continuellement , un des deux troncs , que l'on nomme *artere* , avec toutes les ramifications qui en dépendent , doit par l'effet de la première force qui lui est imprimée , & par l'action du canal même , envoyer du cœur une partie de ce liquide à la surface

du corps où il se dissipe ; une autre partie dans quelque cavité interne où il est déposé , & le reste enfin dans ces dernières & imperceptibles ramifications de l'autre canal , appelé *veine* , ou par l'impulsion directe d'un mouvement continuel , & par les pressions latérales , il est finalement reconduit au cœur par un mouvement contraire.

Il est aisé de voir par cette distribution que si les arteres portoient dans les veines la masse entière du liquide , ce cours pourroit subsister en tant qu'il dépend de la quantité de ce liquide ; mais comme il n'y en passe qu'une partie , ce cours ne se maintient que parce que les veines reçoivent successivement une nouvelle portion de ce liquide frais , qu'elles prennent dans la masse ou le mélange des alimens , par leurs extrémités ouvertes dans un ample sac ou canal , où ces alimens sont introduits par dehors.

De-là vient la continuité du cours interne des liquides , que l'on nomme *vie* dans tous les êtres vivans , c'est-

à-dire , dans tous les corps organisés , soit Plantes , soit animaux , avec cette différence essentielle , que les Plantes toujours attachées à la terre reçoivent ce supplément de nouveau liquide de cette portion de terre qui les environne , & qui leur est étrangere , par leurs veines ouvertes dans la superficie de leurs racines ; au-lieu que les animaux qui ont la liberté de transporter leur corps où bon leur semble , ne soutiennent leur vie qu'en introduisant de temps en temps dans une cavité qui est au-dedans d'eux , c'est-à-dire , dans l'estomac & dans les intestins , comme une terre portative ou autrement , une masse bien mêlée de différentes matieres & bien détrempée , d'où ils attirent jusques dans le cœur , par les extrémités des veines , l'humeur qui s'assimile à leur substance & les nourrit.

La masse de liqueurs qui se meut continuellement dans le corps humain , & qui y doit être entretenue dans une quantité suffisante , au moyen des alimens , n'est point d'une nature simple

comme l'eau ; c'est ce qui fait qu'indépendamment des inconvéniens qui peuvent résulter de l'altération du mouvement & des canaux , elle a encore ceux qui dépendent de sa qualité & de son mélange. De-là vient la nécessité du choix des alimens , dont sont entièrement exclus tous les minéraux , comme n'étant point d'une nature à pouvoir se convertir en notre substance , & qui loin de pouvoir être dissous & brisés par la force de nos organes , ne sont propres , au contraire , qu'à les déchirer par leur force & leur pesanteur.

Il entre , à la vérité , dans la préparation des alimens une grande quantité de sel : mais loin qu'il s'en convertisse la moindre partie en chair , il se dissout entièrement , & se dissipe hors du corps , ce qui reste en entier , ne devant être compté pour rien. Cette grande quantité d'eau pure , ou mêlée avec d'autres matieres , qui s'introduit dans notre corps , peut bien maintenir le cours de nos humeurs , & leur re-

donner de la fluidité , en leur servant de véhicule , & par-là elle peut bien nous nourrir indirectement , pendant quelques jours , sans le secours d'autre aliment ; mais elle n'abandonne jamais ses propres qualités , quoiqu'elle soit intimément mêlée avec les parties de notre corps , & ne se change point en leur nature.

Tous les autres corps qui appartiennent au regne fossile , n'entrent point dans la classe des alimens. Il n'est donc plus question que de décider lesquelles des matieres animales , ou végétales , sont plus propres à se convertir utilement en substance humaine.

Plutarque, dans son Traité sur l'usage de la Viande , examine si ce genre d'alimens est naturel à l'homme , c'est-à-dire , proportionné à la structure de son corps. Ce point a été plus particulièrement agité par quelques Scavans du dernier siècle , qui , sur la différence qu'ils remarquerent parmi les animaux dans la structure de leurs organes digestifs , les distinguèrent en car-

nivores & frugivores [54]; & quoique ce moyen & les raisons qu'ils tirèrent de l'Histoire Naturelle ne fussent pas suffisans pour décider la question, Wallis & Tyson [55], l'un bon Mathématicien, l'autre Anatomiste exact (a), démontrèrent peu de temps après qu'il y a une plus grande analogie dans la structure du conduit des alimens du corps humain, avec celle des animaux qui paissent, parce qu'ils sont la plupart pourvus, comme l'homme, de l'intestin colon, dont sont privés les carnaciers.

Mais sans nous écarter dans ces réflexions, il suffit de considérer que la plupart des animaux, qui servent de nourriture à l'homme, si on en excepte quelques Oiseaux & les Poissons, ne vivent que de végétaux, d'où il paroît que la matiere élémentaire des deux genres d'alimens est à-peu-près la même dans sa premiere composition, c'est-à-dire, toujours végétale, & venue

(a) Num. 269. & dans l'Abrégé, Tome V. chap. 1.

originaiement de la terre. Bien plus, tout ce qui reste & s'unit à notre corps de l'un & de l'autre aliment, n'est autre chose que de la terre solide & pure.

Mais leur différence consiste principalement en ce que les parties fraîches des Plantes sont d'un tissu beaucoup plus tendre que celle des animaux, & par conséquent plus faciles à être divisées, à raison de la moindre force de leur adhérence, & de la moindre tenacité du suc qui forme leur substance, de maniere qu'elles cedent plus facilement aux forces dividentes de nos organes. Les parties fraîches & tendres des Plantes abondent en eau, & en cette sorte de sels, appelés *acides & fixes*, à cause de leur saveur & de la propriété qu'ils ont de ne point se dissiper au feu, avant que de se fondre. C'est du mélange de ces sels avec une quantité modérée d'humeur huileuse végétale, que se forme leur suc miscible dissolvant.

Il paroît que la chair des animaux

est privée de ce suc , comme elle l'est entièrement de sels acides & fixes : elle abonde , au contraire , en cette autre sorte de sels propres à devenir alcalins & volatils dans un certain degré de chaleur , & à produire par leur mélange dans nos liquides la plus grande disposition à une totale & mortelle dissolution. C'est aussi parce que les végétaux frais contiennent beaucoup moins de parties , purement huileuses , comme la chair des animaux , que dans une violente & intime agitation , leur suc se mêlant dans la masse du sang , par la circulation , est infiniment moins propre à s'enflammer ; car l'expérience nous fait voir qu'il n'y a point de liquide dans toute la Nature , qui reçoive & retienne plus longtemps la plus grande force du feu , que l'huile , de quelque espece qu'elle soit , quoique celle des animaux semble avoir encore plus d'activité.

On peut juger de la subtilité du sang , par la nécessité où il est continuellement de se réduire par degrés en
une

une transpiration insensible, & en cette vapeur spiritueuse, qui s'exhale tant au-dedans qu'au-dehors de notre corps. C'est dans sa subtilité & dans la facilité que le sang a de se diviser dans un nombre infini de petits vaisseaux [56], que consiste sa fluidité, sans laquelle bien des particules dures & pesantes se déposeroient en certains endroits, & rempliroient les cavités qui doivent rester ouvertes & vuides. Et c'est par le concours d'un suc aqueux, huileux & salin, que les Chymistes nomment *savonneux*, & qui n'est pur & sain que dans les alimens végétaux qui sont frais, que se forme le mélange parfait si nécessaire des parties dissemblables de notre sang principalement de deux liquides très-abondans l'eau & l'huile, qui sont d'une nature incompatible, & dont néanmoins la séparation nous devient très-pernicieuse [57].

Et d'autant que les végétaux contiennent beaucoup moins de suc huileux que la chair des animaux, ils ne donnent point lieu aux viscosités trop

D

tenaces , ni à cette vapeur , qui s'élevant à proportion que la chaleur augmente dans notre corps , produit également de funestes effets , les parties grasses & salines devenant alors volatiles.

J'ai toujours dit les végétaux frais , parce que ceux qui sont secs ont tous les inconvéniens des matieres animales, leurs particules étant trop fortement adhérentes , terrestres & huileuses. On doit donc , par cette raison , exclure les aromates, & leur substituer les pointes vertes des herbes odoriférantes. On devra également rejeter les légumes vieux , & les autres semences farineuses & huileuses , à moins qu'elles ne soient bien broyées & mêlées avec d'autres matieres salubres. Il en est de même des fruits secs , & de tout ce qui se conserve par le moyen de diverses préparations , qui composoient les alimens secs des Anciens , mets qui peuvent être propres à certains usages , mais qui ne conviennent nullement à la conservation de la santé , qui

est le seul objet que je me propose dans cet Ouvrage.

Le miel doit être compris parmi les fucs végétaux , quoiqu'il ait été recueilli des Abeilles , & qu'il ait séjourné quelque temps dans certaines petites cellules que l'on remarque dans le corps de ces animaux , avant que d'être déposé dans les rayons d'où les hommes le tirent. Il se forme des humeurs les plus parfaites & les plus raffinées des Plantes , en se séparant de leur masse qui circule dans l'intérieur des Plantes , pour venir se réunir dans cette espee de petits filets que Malpighi apperçut le premier dans le fonds des feuilles des fleurs , & dont on peut voir la description dans l'Anatomie des Plantes de cet Auteur (*a*). Le sucre est également produit par les Plantes , & ne change point de nature , malgré les différens degrés de raffinement qu'il reçoit de la main des hommes. Ces deux matieres

(*a*) *Anatomia Plantarum* , Tab. 29.

sont également huileuses & salines , & d'une vertu merveilleusement savonneuse , atténuante & détersive , sur-tout étant mêlées , avec beaucoup d'eau , parmi d'autres alimens ; & bien loin d'être préjudiciables à la santé , comme bien des gens se l'imaginent , elles sont , au contraire , extrêmement saines & utiles.

Le lait sur-tout forme une excellente nourriture , principalement celui des animaux qui vivent d'herbages & de feuilles. Cette liqueur , pour avoir été bien travaillée , & composée par les organes des animaux du suc de leurs alimens & de quelques-unes de leurs humeurs , & pour avoir passé dans leurs viscères & par leurs moindres vaisseaux artériels , n'en a point perdu pour cela les qualités des végétaux. Il retient sur-tout la disposition salutaire qu'il a de devenir acide. Il ne s'est pas non plus converti totalement en nature animale : mais il a acquis par la trituration un caractère de fluidité & de miscibilité , qui le rend in-

finiment plus propre à se convertir promptement en notre substance. Le lait, au reste, est doux & agréable à tous nos sens, sur-tout lorsqu'il est frais & trait dans le temps convenable. Aussi les Médecins les plus éclairés de tous les siècles l'ont-ils regardé comme un aliment très-léger, excellent & unique, par le juste milieu qu'il tient entre les alimens végétaux & les animaux; & c'est, comme on voit, sans raison que bien des gens le négligent ou le craignent.

Le lait, mêlé avec beaucoup d'eau pure, produit de très-bons effets, selon le témoignage d'Hypocrate même, qui en attribue la méthode à Pitocles, Médecin, qui s'en étoit servi avant lui avec beaucoup de succès pour réparer les complexions trop délicates & les corps exténués (a). Le mélange d'un peu de vin avec beaucoup de lait (boisson usitée encore aujourd'hui parmi certains Peuples), est également

(a) Epid. V. 56. & VII. 48.

approuvé des Anciens , quoiqu'il semble moins convenir à l'usage de la Médecine qu'à l'affaifonnement de certains mets. Mais il n'en est pas de même du bouillon , ou de quelque autre liquide gras , ou de quelque substance favoureuse que ce soit , mêlée avec du lait , parce qu'il n'a jamais besoin d'améliorer ses qualités , mais seulement d'augmenter quelquefois sa fluidité , avantage qu'il acquiert parfaitement avec le secours de l'eau toute pure.

Et d'autant que le lait , soit par le repos , soit par l'agitation , l'ébullition , ou le mélange de quelques sucres acides de Plantes , ou d'autres matières qu'on y jette , lorsqu'il est sur le point de bouillir , se sépare en trois substances connues , la crème ou le beurre , le petit-lait & le fromage : il n'est pas douteux que le petit-lait , par sa liquidité & sa température , ne soit un grand remède en certain cas , surtout en en prenant quatre à cinq livres par jour , à l'exemple des Anciens. Le

beurre frais , quoique huileux , pourvu qu'on en use modérément , est également permis dans notre Régime , ainsi que le fromage qui est meilleur , plus il est frais & nouveau. A l'égard du fromage qui est dur & sec , & qui a contracté avec le temps un goût âcre & piquant , qualités nuisibles & contraires à notre objet , on ne doit en user que très-rarement & avec beaucoup de modération ; la même précaution n'est pas moins nécessaire contre les œufs.

Ces sucres végétaux , tirés de quelque partie que ce soit des Plantes , lesquels , par le moyen de la fermentation , sont réduits en liqueurs connues sous les noms de *vin* , *bierre* & *hydromele* , & plus encore les esprits qui en sont extraits , sont entièrement opposés au Régime de Pythagore. Toutes ces liqueurs , qui ont acquis par la fermentation une nature totalement contraire , ne sont propres qu'à augmenter la viscosité & la cohésion de notre sang , & par conséquent à rallen-

tir le cours de ce liquide, au lieu de le rendre plus fluide. C'est de-là que leur vient la faculté qu'elles ont de redonner la vigueur, de dessécher, d'augmenter la chaleur & le mouvement dans le corps, & le pouvoir encore plus dangereux d'offenser nos nerfs avec la plus grande activité, & de produire en troublant leurs opérations, selon les différens degrés de leur maligne efficacité, l'yvresse, le délire, l'oubli & l'assoupissement. Le commun des hommes ne voit cependant dans tous ces effets-là rien que d'agréable & que d'innocent. Il n'en est pas de même du Philosophe Pythagoricien, qui sçait combien ils sont voisins de la paralysie, de l'apoplexie & de la mort; suites fréquentes de ces attaques toujours causées par la fermentation des liqueurs.

Le vinaigre, quoique produit par le vin, mais par une seconde fermentation, a cependant des qualités tout-à-fait opposées à ce liquide. Devenu clair, subtil, pénétrant & volatil par

la déposition de ses parties les plus grossieres , il s'insinue & se mêle intimement avec toutes nos humeurs , même celles qui sont huileuses. Il empêche ainsi ou mitige ce changement pernicious qui se fait assez fréquemment en nous par la force du mouvement & de la chaleur naturelle , que nous appellons putridité , acrimonie , rancidité ou alkalescence.

Aussi le vinaigre est-il un grand réfrigerent dans les fièvres aiguës , soit qu'elles soient causées par l'acrimonie des sucres devenus alkalins , ou qu'elles naissent de quelque communication contagieuse. On s'en est servi du temps même d'Hypocrate contre l'ivresse , l'assoupissement & la foiblesse , avec d'autant plus de succès qu'il restaure paisiblement les nerfs dont il est ami. Il a été pareillement d'un grand secours dans toutes les maladies pestilentiellles , & principalement dans celle qui se fit sentir si cruellement à Florence en 1631. malgré le mélange mal-entendu d'un grand nombre d'ingrédiens d'une

nature opposée , qui étoient en usage dans ces temps-là (*a*).

Un peu d'excellent vin dans beaucoup d'eau forme un liquide facile à s'aigrir par la chaleur intérieure de notre corps ; c'est peut-être par cette raison-là qu'une telle boisson, prise copieusement , produisoit autrefois de si bons effets dans les fièvres habituelles, & souvent même dans les fièvres aiguës. Cette méthode est appuyée du témoignage d'Hypocrate , & l'expérience qu'on en a faite de nos jours ne nous permet pas de douter qu'elle ne soit également d'une grande utilité dans certains cas.

Les sucres acides & frais de Citrons , Limons , Oranges , & autres fruits de cette espèce ont encore plus d'efficacité. On ne doit point être surpris si quelques Médecins modernes les ont regardés comme un remède puissant contre les fièvres malignes & pestilen-

(*a*) Rondinelli , dans sa Relation de la Peste de 1630.

rielles. Cette découverte n'est pas même nouvelle. Il y a environ cent ans que Michelini (a), Professeur de Mathématiques à Pise, lequel ayant été Disciple du grand Borelli, s'étoit particulièrement appliqué à la Médecine & à l'Anatomie, s'en servit avec beaucoup de succès dans une épidémie de fièvres malignes, dont mouroient presque tous ceux qui étoient traités selon la méthode ordinaire. Son secret, ainsi que je l'ai lu dans ses Ecrits originaux, consistoit à prendre souvent du jus de Limon, d'Orange & même de Verjus dans une grande quantité, & à ne manger que de la mie de pain bouillie ou trempée dans de l'eau pure : mais il falloit observer ce Régime dès le commencement de la maladie. Cette méthode bonne & judicieuse par elle-même ne laissa pas de lui attirer les railleries de ses Adversaires ; mais elle ne dût pas paroître extraordinaire aux Médecins de son siècle, qui avoient

(a) Auteur d'un Traité sur la direction des Fleuves.

quelque connoissance de la Physique ; qui n'ignoroient pas d'ailleurs combien elle est fondée sur l'expérience des siècles précédens , & sur l'autorité des plus grands Maîtres.

Il ne paroît pas cependant que Michelini regardât comme indifférent de se servir des acides végétaux ou minéraux , ces derniers étant plutôt nuisibles au corps humain. Mais il semble en même temps qu'il ne s'apperçut pas que tous les sucres acides végétaux , soit d'herbes , soit de fruits , & sur-tout le vinaigre, avoient généralement la même efficacité. Il est bon d'observer , à ce sujet , qu'il n'y a point dans la Médecine d'erreur populaire plus dangereuse que de supposer que ces sucres acides sont nuisibles. En effet , si la plupart des maladies sérieuses naissent de la coagulation , comme l'Anatomie nous en convainc tous les jours , les sucres acides étant des dissolvans également doux & puissans , ils doivent avoir naturellement , après l'eau , la préférence sur tous les remèdes de la Médecine.

L'huile, quoique simple extrait végétal, est une liqueur totalement grasse & par conséquent très-propre à acquérir promptement de la rancidité dans le canal des alimens, si elle n'est bientôt changée par les forces digestives [58]. La plus douce est donc la meilleure, comme étant moins sujette à se corrompre : mais il faut en user modérément & seulement pour l'assaisonnement des mets, qui seront jugés les plus sains, après qu'on aura eu soin de la mêler avec des sucres acides.

Dans cette vaste diversité de matières végétales que nous offre la terre, nous n'avons gueres que le choix de celles qui, étant bonnes par elles-mêmes, sont ou naturellement tendres & délicates, ou le peuvent devenir par le secours de l'art parmi lesquelles les unes ont le suc aqueux ou insipide, ou doux, ou aigre-doux ; d'autres laitueux, ou tirant sur l'amer ; d'autres, enfin, tout-à-fait amer, & l'odeur douce, ou agréable, ou forte, pénétrante, ou ne sentant rien du tout. Nous

pouvons même accroître ou mitiger chacune de ces qualités par les différens degrés d'affaifonnemens qui leur sont propres. Ainsi quand nous rassemblerions tous les végétaux dont nous employons dans nos repas les racines, les corps entiers, les feuilles, les germes, les fruits, les graines, ou enfin les suc, nous ne trouverions pas même cent sortes de Plantes sur plus de mille qui sont connues dans la Botanique.

On en trouveroit bien moins encore si, en suivant les principes que nous avons établis, on excluait entièrement les matieres végétales les plus dures, les plus salées, les plus piquantes, & les plus nourrissantes.

Il faudroit dans ce cas - là s'abstenir, avec l'exactitude scrupuleuse des Egyptiens, des Oignons, de l'Ail, & de toutes les racines bulbeuses, ainsi que des fruits secs, des graines d'arbres & des herbes les plus dures, à l'exception des fromentacés, ou bien ne s'en permettre l'usage qu'en les fai-

fant cuire dans l'eau & dans du bouillon avec quelqu'autre substance, comme avec des légumes frais & tendres, mais extrêmement cuits & mêlés avec des herbes potageres, ou avec quelques fruits aqueux. Ainsi, au rapport d'Aulu-Gelle (a), Taurus, Philosophe, grand admirateur & convive de Pythagore, mêloit des Lentilles avec de la Citrouille.

Il résulte de là que les Plantes qui peuvent suffire, tant aux besoins qu'aux délices des Pythagoriciens, se réduisent dans le cours de l'année, à moins d'une quarantaine, presque toutes cultivées dans nos jardins & dans nos champs, à l'exception du sucre, & parmi lesquelles les plus communes sont les plus saines.

Après ce que nous venons de dire sur la nature & la qualité des alimens qui composent le Régime végétal, il ne doit plus paroître surprenant que l'on puisse venir à bout, à l'aide d'un

(a) Liv. XVII. chap. 8.

tel Régime , de guérir certaines maladies contre lesquelles on voit échouer tout l'art humain , d'en prévenir beaucoup d'autres , & de disposer généralement notre corps à être moins susceptible des impressions des causes morbifiques ; mais il faut , comme nous l'avons déjà remarqué, avoir bien attention de ne se permettre pendant tout le temps qu'on devra s'y assujettir que des alimens animaux bien choisis, d'en user avec modération , & sur-tout de ne point négliger de les mêler avec des herbes tendres & fraîches , soit douces , soit acides , ameres ou odoriférantes.

Le Régime de Pythagore admet également la diete blanche , qui consiste à ne vivre que de lait , comme font tous les jeunes animaux , & comme on dit que vivoient anciennement & que vivent même aujourd'hui des Nations entieres. L'usage s'en est introduit dans toute l'Europe , vers le milieu du dernier siècle , pour la cure de certaines infirmités , & principalement des douleurs

douleurs articulaires & de la goutte ;
graces aux lumieres & à l'expérience
d'un Médecin de Paris de ce temps-là ,
qui y étoit fort sujet (*a*). Nous avons
de plus , en faveur de cette méthode ,
l'exemple & l'autorité des Anciens ,
entr'autres , d'Hypocrate , de Celse ,
de Pline , & de quelques autres , par-
mi lesquels il paroît qu'Arethée est
le premier qui ait traité certaines in-
firmités avec la diete lactée , se fon-
dant sur l'exemple des Peuples qui ne
vivent que de lait.

On en a fait pareillement en Angle-
terre diverses expériences, avec succès,
contre la goutte , vers la fin du dernier
siècle. On y a vu , bien plus , quelque
temps après , plusieurs Gouteux gué-
rir en ne vivant absolument pendant
quelques semaines que de Plantes fraî-
ches & salubres (*b*) ; & cette décou-

(*a*) Voyez Greisel , *de Cura lactis in Arthritide* ,
pag. 179. Ouvrage imprimé à Vienne en Autriche
en 1670.

(*b*) On les mêle avec des raves , comme on
peut le voir dans les Lettres du Sieur Slare , im-

verte n'a pas peu contribué à accréditer dans ce pays-là le Régime végétal.

Je remarquerai en passant que le Comte Magalotti, notre Concitoyen, qui, comme on sçait, joignoit à une grande expérience beaucoup de vertus & de sçavoir, étoit du sentiment que les Anglois ont toujours tenu le premier rang dans la Médecine, & que nous pouvions, nous autres Toscans, prétendre tout au moins au second.

Mais n'avons-nous pas parmi nous plus d'un exemple qui prouve que la diete lactée, mêlée avec l'usage abondant des végétaux, prévient ou diminue considérablement les douleurs de la goutte, pourvu qu'on observe en même temps de s'abstenir de viande ou de n'en manger que le plus sobrement qu'il sera possible. Je proposai cette méthode il y a quelques années

primées à Amsterdam, avec le Traité de Jean Dolco, intitulé *de furia Podagræ, lacte victâ & mitigata*, 1707.

dans une Consultation de Médecine que j'envoyai de Londres à un de mes amis à Florence , qui en répandit plusieurs copies. Diverses personnes attaquées de la goutte s'en font servies avec succès.

Le Régime végétal n'est pas seulement d'un grand secours contre les douleurs de la goutte , & les maladies articulaires : sa vertu s'étend également sur toutes les maladies qui naissent de la trop grande force des solides [59], de l'âcreté rance , huileuse & saline des liquides , de leur épaissement , de leurs dépôts pesans & tenaces , & de l'activité trop puissante des forces mouvantes internes.

De même l'expérience fait voir qu'il est très - propre à dissiper le Rhumatisme & l'Hypocondrie , fâcheuse infirmité qui vient des nerfs , & qui réside principalement dans l'estomac & dans les intestins , & quelques autres maladies des nerfs , de même que l'Ethisie ou corruption des glandes & des viscères, accompagnée de fièvres lentes &

habituelles , pourvu qu'elle n'ait point encore fait trop de progrès , & enfin les vices aneuvrismatiques & le scorbut.

Il est bon d'observer à propos du scorbut , que bien qu'il ne soit pas donné à tout le monde de le connoître dès son commencement, il est néanmoins certain que beaucoup de maladies longues & difficiles , connues sous d'autres noms , ignorées même des Praticiens les plus accrédités , & dont les personnes les plus accommodées de la fortune se trouvent affligées , ne sont autre chose que des symptômes & des effets scorbutiques.

Telle est donc la vertu du Régime végétal , qu'il appaise , qu'il prévient , qu'il détruit une infinité de maladies des plus dangereuses & des plus opiniâtres. Ces effets , quelques surprenans qu'ils soient , ne paroîtront point exagérés si on jette les yeux sur les funestes calamités qu'à de tous les temps produites parmi les hommes une longue disette d'alimens végétaux. Les

guerres , les sièges des Places , les longs campemens , les navigations éloignées , les populations dans les pays incultes & maritimes , les pestes célebres , & les vies des Hommes illustres , nous offrent des traits bien frappans de la maligne & venimeuse activité des alimens contraires aux végétaux. J'entends par-là les matieres seches & dures , & long-temps conservées , quoiqu'originellement végétales , & les matieres animales , soit dures , soit fraîches , sans aucun mélange d'herbages , ni de fruits.

Telle fut l'origine de la peste d'Athenes , dont Thucidide nous a laissé une magnifique description ; je dis bien plus , de la plûpart des fléaux de cette nature , dont nous avons de fidelles Relations , & d'une infinité d'autres maladies épidémiques : car il est bon de remarquer que tous ces maux-là viennent presque toujours à la suite de quelque siège long & opiniâtre , d'un froid excessif , ou de la sécheresse qui détruisent les herbages ou les ren-

dent si rares que les pauvres gens ne sçauroient s'en procurer. Aussi voit-on dans ces sortes de circonstances que les riches sont toujours les moins maltraités.

Il en est de même du Scorbut , qui regne dans les pays chauds , ainsi que dans ceux où le froid se fait sentir le plus rigoureusement , & qui se guérit par le prompt usage des végétaux quels qu'ils soient , comme avec la décoction de feuilles prises au hasard dans la première forêt. Ce n'est point le climat septentrional , ni l'air de la mer , ni la salaison des chairs qui le produisent ; c'est l'abstinence des végétaux (*a*). Ne voit-on pas , en effet , dans tous les pays & dans celui-ci surtout les symptômes scorbutiques dominer à proportion que les alimens végétaux y sont rares , ou qu'on s'en abstient volontairement ? Et d'où provient le Scorbut , dont certaines mai-

(*a*) Bachstrom , *Observationes circa Scorbutum* ,
Lugd. Bat. 1734.

sons nombreuses nous paroissent infectées , si ce n'est d'un esprit d'économie mal-entendue , qui leur fait préférer les provisions séches , comme étant de nature à se garder plus longtemps ? Ce fléau gagne de même bien des personnes riches & instruites , mais capables de préjugés & d'erreurs ; esprits forts en fait de Médecine , qui s'imaginent que cette Science est incertaine ou inutile , ou qu'elle n'existe même pas , & ne peuvent se résoudre à convenir que le Régime végétal puisse avoir autant d'efficacité. Ainsi Mathieu Curtius , ce Médecin célèbre , dont on voit le superbe Tombeau à Pise , avança le terme de ses jours en ne se nourrissant que de Pigeons , dès qu'il fût arrivé à un certain âge (*a*).

On a vu d'autres Médecins , non moins estimés que Curtius , des Théologiens , des Jurisconsultes habiles , qui négligeant ce précepte de Médecine ,

(*a*) Cardan , *de Sanit. tuenda* , III. 167.

qui n'est pas commun à la vérité , infecterent leur corps de Scorbut , par l'usage immodéré des bouillons trop substantieux , des œufs , des pâtes , & autres alimens animaux , ou des végétaux secs & conservés , sans jamais songer à corriger ce pernicieux genre de vie par le mélange de salades , d'autres herbages , ou de fruits.

Il est plus naturel de supposer que ce fut-là la véritable cause de l'Eléphantiasis , si commune en Egypte , que de l'attribuer , comme a fait Lucrece (*a*) , à cette quantité de semences répandues dans l'air ennemi. Les horribles symptômes de cette maladie , qu'Arethée a décrits d'une manière à faire juger de son sçavoir dans la Médecine (*b*) [60] , dénotent assez que l'Eléphantiasis des Anciens n'étoit autre chose qu'une espece de Scorbut invétéré. On peut également donner ce

(*a*) Lucrece VI. 1112.

(*b*) Arethée , dans son Ouvrage *des signes & des causes des maladies*.

nom-là à ces ulcères de la bouche , dont le même Arethée fait ailleurs la description (*a*) , & qu'il appelle Egyptiens & Syriaques , parce qu'ils étoient fort communs dans ces pays-là.

Galien (*b*) , qui paroît avoir suivi exactement cette maladie , ayant observé qu'elle étoit presqu'inconnue dans les climats les plus Méridionaux de l'Europe , & sur-tout dans les pays où l'on vivoit de laitage , & qu'elle étoit , au contraire , fort commune à Alexandrie , en attribue la cause , avec raison , à la nourriture de ce Peuple , qui consistoit en légumes secs de la plus mauvaise espece , en pâtes , en fromages secs , en Poissons , Colimaçons , Serpens , en chair d'Asne , de Chameaux , & généralement toutes sortes de viandes salées. A quoi il faut ajouter (*c*) , que les riches de ce pays-là avoient chez eux des endroits destinés

(*a*) Liv. I. chap. 9.

(*b*) *Ad Glaucon.*

(*c*) Aulus Irtius , *de bello Alexand.*

à conserver & à purifier l'eau du Nil, au lieu que le Peuple étoit obligé de la boire toute bourbeuse [61]. D'ailleurs le terrain y étant aride & salé, les herbages n'y pouvoient être arrosés qu'avec beaucoup de soin & de dépense (a), toutes ces raisons doivent nous persuader que l'Eléphantiasis n'étoit produite que par une longue abstinence de végétaux frais.

On peut juger de-là combien convenoit à cette maladie la méthode de Démocrite, qui consistoit dans une simple décoction d'herbes (b); ou celle de Celse (c), dans la privation de tout ce qui est gras & glutineux, & capable de gonfler, c'est-à-dire, dur & difficile à se diviser, qualités précisément opposées à celles du Régime végétal; ou bien celle d'Arethée (d), dans les fruits fraîchement cueillis des

(a) *De Medic. Ægypt. pag. 16.*

(b) *Cel. Aurel. Morb. Chronic. IV. 1.*

(c) *Celse III. 25. Cibus sine pinguibus, sine glutinosis, sine infantibus.*

(d) *Arethée, Curat. diutur. II. 13.*

arbres , avec quelques herbes ou racines , & une copieuse dose de lait pur ou mêlé avec beaucoup d'eau ; ou , enfin , celle de Galien dans le petit-lait & plusieurs herbages insipides. Il est vrai que ces différentes méthodes sont comme la plûpart des médicamens des Anciens , même ceux que nous estimons le plus , mêlés avec beaucoup d'autres remedes faux & contraires , tel que la chair de Vipere , éternel & pernicieux instrument de la charlatanerie [62]. Mais il faut convenir aussi que cette partie de la Médecine exigeant les connoissances les plus exactes , nous sommes plus à portée d'en juger sainement par les progrès que l'on a faits depuis dans les Sciences.

Nous lisons dans Arethée (a) que quelques Eléphantiaques , qui avoient été abandonnés , selon l'usage de ces temps-là , dans des montagnes & dans des déserts , par la crainte & l'horreur qu'inspiroit ce mal contagieux , y

(a) *De causis & signis Diutur.* II. 13.

furent retrouvés pleins de vie & sains quelque temps après. Rien ne prouve mieux que l'Eléphantiasis étoit de nature scorbutique ; car il ne faut pas supposer qu'un tel changement leur fût arrivé pour s'être nourris de Vipères, comme se l'imaginoit le Vulgaire, mais pour s'être entièrement abstenus de viandes, & pour avoir continuellement vécu d'herbages.

Après des preuves aussi convaincantes de la vertu & des propriétés de la nourriture végétale, rien ne sauroit justifier la prévention qu'on voit régner généralement parmi nous contre ce genre d'alimens : ce préjugé paroît d'autant plus extraordinaire, qu'indépendamment de la fertilité de notre terrain qui rend les herbages & les fruits si communs dans ce pays-ci, même le Peuple, naturellement pauvre, y est moins adonné à la viande qu'ailleurs.

Après tout, les alimens végétaux ne sont point si rebutans : l'expérience nous fait voir, au contraire, que rien

n'est propre à rendre le goût fin & délicat, comme de s'abstenir pendant quelque temps du vin & des mets succulents. Les houpes nerveuses de la langue & du palais sont moins opprimées, & leur action moins troublée par la quantité de corpuscules favorables, dont abondent les viandes, les aromates, & les matières dures & huileuses.

Et quand même les sens s'y trouveroient moins flattés, la santé influe si essentiellement sur tous les plaisirs de la vie, & la tempérance Pythagoricienne est tellement propre à maintenir la santé & à prolonger la vie, qu'il n'est point d'homme sensuel un peu éclairé, qui ne soit porté à sacrifier quelques momens de satisfaction à une considération aussi importante. Tel fut dans le fonds la manière de vivre & de penser de ce Grec fameux [63], dont les principes mal interprétés furent attribués par le Vulgaire à une extravagante sensualité (a).

(a) Laerce X. 11.

Bien des gens s'abstiennent des végétaux dans la crainte qu'ils ne puissent trop affoiblir le corps & par conséquent énerver l'esprit & amollir le courage. Il est vrai que Pythagore conseille à un champion de ses Concitoyens (a) de se nourrir de viande pour acquérir plus de force ; ce qui lui réussit , en effet , si bien [64], que l'on changea depuis la nourriture des Athletes , qui consistoit auparavant en Figues séchées , en fromages , en grains , en légumes , & autres matières acides végétales. Du moins , c'est de ce Philosophe que Diogene Laerce & Favorinus ont voulu parler ; car il ne paroît pas que l'opinion superstitieuse des âmes , dont nous l'avons suffisamment justifié , soit une raison de supposer qu'il y ait eu un autre Pythagore [65].

Mais je répondrai à cela qu'il y a une grande différence de la force Athlétique à la véritable vigueur. Celle-

(a) Laerce VIII. 12. & 44.

ci naît d'un tempéramment sain & d'une vie réglée, & l'autre n'étoit que l'effet d'une grosseur de corps artificielle produite par une nourriture forcée de viandes les plus substantieuses, & d'alimens durs & huileux, sans aucun mélange d'eau, ni d'herbages (a). Mais une telle vigueur, quoiqu'entrenue par des exercices continuels qui furent réduits chez les Anciens à un art particulier, bien loin d'être réputée saine & naturelle, étoit, au contraire, regardée comme une disposition prochaine à une infinité de maladies très-dangereuses; & Hypocrate conseilloit judicieusement à ceux qui n'étoient pas Athletes de profession, ne laissoient pas de vivre comme eux, de s'attacher à détruire promptement la vigueur artificielle de leur corps par l'abstinence & par les opérations de la Médecine.

Platon observe (b) qu'ils étoient

(a) *Merc. Gymn. L. XV. Fabro Agon. III. 1.*

(b) *De Republ. Lib. III. pag. 404. ed. n. 5.*

plongés dans un assoupissement continu passant la plus grande partie de leur vie à dormir , & exposés de moment à autre à quelque maladie violente & imprévue.

Galien détaille plus au long (*a*) les accidens auxquels étoient communément sujets ces insensés , qui par des excès d'une bravoure mal - entendue sacrifioient leur santé au divertissement des autres. Plusieurs d'entre eux perdoient tout - à - coup l'usage de la parole & demeuroient sans connoissance & sans mouvement. Quelquefois accablés par leur propre masse , suffoqués par leur plénitude même , ils étoient subitement frappés d'apoplexie , ou ils périssoient par quelque hémorragie.

Ces accidens ne sont pas moins fréquens parmi nous , sur-tout dans les personnes extrêmement replettes , qui mangent avec excès des viandes substantieuses , sans aucun mélange de

(*a*) Liv. II. chap. 18.

végétaux. Un genre de vie de cette nature dérange inmanquablement dans ces corps-là l'équilibre qui est si nécessaire entre la masse des humeurs qui se meuvent du cœur aux parties, & celles qui retournent des parties au cœur. Ces personnes-là sont de plus particulièrement sujettes à l'hydropisie.

C'est donc, comme dit Celse (a), parce que les alimens végétaux sont d'une matière très-foible & d'une nourriture très-légère qu'ils doivent composer la meilleure partie de nos alimens.

La santé produit la véritable vigueur du corps, & la vigueur jointe à un jugement sain dans l'homme maître de ses passions, produit à son tour la véritable valeur. Ainsi on a anciennement vu des Nations extrêmement belliqueuses ne vivre que d'herbages & de fruits; & si la tempérance Pythagoricienne étoit propre à étouffer le germe

(a) *Ad Thrasyb. cap. 37.*

des vertus dans ceux qui la pratiquent ; on n'eut point vu sortir de l'Ecole de ce Philosophe une infinité de personnages , non moins célèbres par leur valeur que par la force de leur corps. Parmi les grands Hommes , que les Histoires Grecques & Romaines mettent au nombre des Sectateurs de Pythagore , Epaminondas , ce fameux chef des Thébains , doit être regardé , avec raison , comme le modele de toutes les vertus (*a*).

Les Romains étoient tellement persuadés de l'utilité & de l'excellence de la nourriture végétale , que sans parler de plusieurs illustres Citoyens qui s'y conformerent volontairement parmi eux , ils l'établirent dans leur Gouvernement par des Réglemens particuliers (*b*). Telles furent la Loi Licinia & la Loi Fannia (*c*), qui limitoient si considérablement la quantité de

(*a*) *Diod. except. I. VI. Nep. vita Epam. Ath. X.*

(*b*) *Gelle II. 24. Macrob. II. 24.*

(*c*) *De Fannit. Athen. Lib. VI. 21.*

viandes dont il étoit permis de se nourrir , & laissoient une entière liberté pour tous les alimens qui se recueillent de la terre.

Quelques-uns de leurs Empereurs mêmes ne dédaignèrent pas d'observer cette sage méthode , se conformant en cela au sentiment des Philosophes & des Médecins les plus éclairés de leur temps. C'est par l'usage de la Laituë qu'Antonius Musa opéra cette célèbre guérison d'Auguste (*a*) , pour laquelle il fut honoré d'une statue publique à Rome [66]. C'est d'après les Conseils de ce sage Médecin , que ce grand Prince se soumit sans peine au Régime simple & frugal de Pythagore , Régime qui consistoit en du pain trempé dans l'eau froide & des Grenades (*b*).

Nous lisons également dans plusieurs endroits des admirables Poësies d'Horace , que cet aimable & judicieux

(*a*) Plinè , Liv. XIX. dit : *Divus certè Augustus Lactuca conservatus , in ægritudine prudentiâ Musæ Medici fertur.*

(*b*) Suet. cap. 76. & 77.

Poëte pratiquoit la tempérance Pythagoricienne , apparemment de l'avis du même Musa , qui étoit son Médecin. On remarque la même façon de penser dans tous les Auteurs Latins , qui ont eu quelque connoissance de la Physique. Galien & Plutarque sont exprès là-dessus : ce dernier sur-tout a relevé plus fortement que personne les inconvéniens de la nourriture animale dans ses préceptes de santé , & dans ses discours sur l'usage de la viande.

Mais sans recourir à des temps si reculés , ne voit-on pas de même aujourd'hui bien des personnes recommandables par l'esprit , la force & la valeur , ne vivre que d'herbages & de fruits ? Il y a même encore dans quelques montagnes de l'Europe des Peuples qui n'ont jamais pu être domptés , dont la nourriture consiste en des herbages & du lait. Personne n'ignore que les Japonnois , cette Nation qui ne craint ni le danger ni la mort , ne mangent d'aucune sorte de viandes. Ces exemples , sans une infinité d'autres

qu'il seroit trop long de rapporter , doivent nous persuader qu'une grande tempérance peut très-bien s'allier avec beaucoup de force & de valeur.

Il n'y a aucun lieu de douter , par tout ce que nous avons dit jusqu'ici , que les alimens végétaux ne soient le seul genre de nourriture qui convienne à la santé. Cependant telle est l'indifférence de la plupart des hommes pour les choses mêmes qui intéressent le plus leur propre conservation ; tel est l'ascendant que les sens conservent sur la raison , qu'on ne craint point de se livrer avec excès à l'usage du vin , de la viande , & des plus pernicioeux alimens. Cet abus m'a toujours paru d'une conséquence si dangereuse pour la Société , il a fait dans ce pays-ci sur-tout de si grands progrès , que j'ai cru devoir le combattre par toutes les raisons que m'ont suggérées les foibles lumieres que j'ai acquises par l'expérience , par l'étude de la nature , & par la fréquentation des grands Hommes. Et comme le fruit de mon

zèle a mérité le suffrage de quelques Médecins éclairés , je me suis déterminé à faire part de mes réflexions au Public , & à exposer les motifs qui me portent à croire que le Régime de Pythagore est bon & sain par lui-même , & entierement conforme aux règles les plus exactes de la Médecine.

Je dis plus ; il est propre à satisfaire notre goût d'une maniere délicate , agréable , & même recherchée , si par un choix autant curieux qu'utile , on veut donner ses soins à la culture des meilleurs alimens frais végétaux , à laquelle la fertilité & la disposition naturelle de nos campagnes semblent nous inviter.

Je me suis flatté qu'un tel sujet ne pouvoit manquer de plaire aux Connoisseurs par sa nouveauté , n'y ayant aucun Ouvrage à ma connoissance qui traite uniquement de cette matiere , & où l'on aie entrepris d'en développer exactement l'origine & les progrès.

J'ai eu également en vue de prouver que Pythagore , auteur du Régime

frais végétal, fut grand Physicien, grand Médecin , & qu'il réunit toutes les qualités d'un homme poli & d'un Philosophe aimable ; que ce n'est point par extravagance , ni par aucun motif de superstition , qu'il proposa son système , puisqu'il ne se faisoit point scrupule de le varier selon les occasions , par le mélange de quelques alimens animaux , mais uniquement dans la vue de rendre les hommes heureux , en leur prescrivant les moyens d'acquérir la santé , de la conserver , & de régler leurs mœurs par le secours de la tempérance.

Mon but enfin a été de démontrer que ce Régime , considéré comme faisant partie de la Médecine , est très-propre à prévenir , à guérir , ou du moins à adoucir certaines infirmités , souvent très-fâcheuses & très-rébelles , ainsi qu'on peut en juger par l'expérience qui en a été faite de nos jours , depuis qu'il a été remis en usage dans nos Ecoles de Médecine les plus éclairées.

88 RÉGIME DE PYTHAGORE.

On sent , par tout ce que je viens de dire , combien influenceront sur la conservation publique ceux qui possèdent parmi nous des magnifiques maisons de campagne qui ornent agréablement les plaines & les collines de la Toscane , si , à l'exemple des Romains , ils font consister une partie de leur gloire à introduire de nouvelles especes de fruits & d'herbages , & à les cultiver bien soigneusement , afin que le Peuple puisse de son côté jouir du fruit de leur opulence & de leur sagesse.

F I N.



N O T E S

D U T R A D U C T E U R.

[1] **L'**OBSCURITÉ qui régné sur les premiers siècles de la Grece , ne permet pas de déterminer premierement le tems où Pytagore a commencé à paroître : les Auteurs anciens qui font mention de ce Philosophe placent l'époque de sa naissance , les uns sous Numa , les autres sous Servius Tullius , d'autres enfin sous Tarquin le Superbe.

On remarque la même diversité de sentimens parmi les Modernes. M. Dodwel (a) dans une dissertation sçavante qu'il a faite sur le siècle de Pythagore , où il a rassemblé, rapproché & comparé tous les faits qui ont trait à l'histoire de ce tems-là , à prétendu que ce Philosophe étoit né dans la cinquante-cinquième Olympiade , c'est-à-dire cinq cent soixante-neuf ans avant J. C. mais ce sentiment a été fortement combattu par M. Lloid, ancien Evêque de S. Asaph, & par le Docteur Bentley, qui ont soutenu de leur côté que Pythagore étoit né vers le milieu de la quarante-troisième Olympiade, ou trois cent trente-trois ans avant

(a) Doduellius de ætate Pythagore.

l'Ere chrétienne. Je laisse à ceux qui ont fait une étude particulière de la Chronologie ancienne à juger laquelle de ces opinions est la mieux fondée.

[2] Le siècle qui produisit Pythagore a vu naître également Herodote & Thucydide, les deux plus anciens Historiens qui soient venus à notre connoissance, il avoit paru à la vérité en différens tems dans la Grece plusieurs Historiens avant ces deux Auteurs. Suidas & Joseph font mention d'un Arcesilans d'Argos, d'Eumelus de Corinthe, d'Archilochus, Theagene, Aristée, Hecatée, Hellanicus & Caron de Lampsaque. Mais si on en croit Thucydide même, tous ces Historiens, la plupart Poètes, s'étoient bien moins attachés à recueillir des faits authentiques & vrai-semblables, qu'ils ne s'étoient livrés à toutes sortes d'idées Poétiques & aux traditions vagues & populaires qui couroient de leur tems.

Ainsi c'est Herodote qui a donné le premier une forme régulière à l'Histoire, qui en a banni les récits Poétiques & fabuleux, qui l'a rendue intéressante par la manière claire & élégante d'exposer les faits, par les traits de morale qu'il y a répandus, par la noblesse & la vérité de ses caractères, qui l'a en un mot portée à ce degré de perfection que peu d'Historiens ont atteint après lui, quoiqu'on pût lui reprocher de n'être pas tout-à-fait exempt d'un

certain goût pour le merveilleux & d'exagération pour les vertus , & les actions de ses Héros.

[3] Diogene Laerce fait mention de trois livres attribués à Pythagore concernant la morale , la politique & la physique. Mais l'opinion la plus commune est qu'il n'a jamais rien écrit. Quelques Gentils ayant demandé à Saint Augustin pourquoi il ne paroissoit aucun Ouvrage de J. C. ce Saint Docteur se contenta de leur répondre que Pythagore qui avoit surpassé en lumieres & en sagesse tous les Philosophes de l'antiquité n'avoit de même rien laissé après lui.

Quoi qu'il en soit , dit Vossius , il ne nous reste rien de ce grand homme ; nous ne pouvons juger de sa doctrine que par les écrits de ses Disciples , par ce que nous en ont appris les Historiens , & par ses dogmes ou préceptes qui se trouvent répandus dans Ciceron , dans Plutarque , Aulugelle , Justin & quelques autres Auteurs.

Diogene Laerce , Jamblique & Porphire sont les seuls Historiens de la vie de Pythagore qui soient parvenus jusqu'à nous. Mais si on trouve dans ces Auteurs bien des particularités concernant les opinions & les principales actions de ce Philosophe qu'on ne voit point ailleurs , on ne peut gueres s'assurer d'y trouver toute la fidélité qu'exige naturellement l'histoire.

Laerce , Jamblique & Porphire vivoient dans les premiers tems du Christianisme. Ils ont puisé en partie ce qu'ils racontent de Pythagore dans Aristoxene , Dicearque & Hermippus qui avoient écrit la vie de ce Philosophe 200 ans après sa mort au tems d'Aristote dont ils étoient Disciples , & il est à présumer qu'Aristoxene & les autres n'auront eu que des notions bien incertaines sur Pythagore, parce qu'il ne subsistoit aucun monument des actions de ce grand homme dans les différens pays où il avoit passé une partie de sa vie , & que les Bibliothèques qu'ils étoient à portée de consulter ne renfermoient encore des Auteurs qui avoient écrit du tems de Pythagore que les Poëtes , & nullement les Historiens.

[4] Pythagore , dit un ancien Ecrivain , se promenoit un jour sur le rivage de la mer avec quelques-uns de ses amis, lorsqu'appercevant un Vaisseau prêt à rentrer dans le Port , l'un d'eux s'avisa de dire qu'il se croiroit bien riche s'il possédoit la charge de ce Vaisseau. Vous ne le seriez point tant que vous le pensez , lui répondit Pythagore ; car vous n'auriez en votre pouvoir qu'un mort. C'étoit en effet le corps d'un homme de qualité mort hors de son Pays , & qu'on rapportoit pour être mis dans le Tombeau de ses Ancêtres.

D'autres disent qu'on voyoit venir un Ai-

gle lui parler & s'en retourner exécuter ses ordres ; qu'il parut un jour en public sous la figure d'Appollon avec une cuisse d'or ; qu'il avoit la vertu de se reproduire , d'appaîser les tempêtes , de chasser la peste , &c. Mais tous ces bruits n'ont d'autre fondement que la prévention générale où l'on étoit en faveur de ce Philosophe , prévention qui portoit à croire que le fond qui renfermoit tant de lumieres & de vertus , ne pouvoit produire que les choses les plus extraordinaires ; mais les Auteurs un peu sensés ont apprécié ces opinions à leur juste valeur ; & si Porphire & Jamblique ont paru croire aux enchantemens de Pythagore , ce n'est pas tant par un esprit de superstition & d'ignorance , que pour avoir lieu d'opposer aux Chrétiens , dont les Miracles faisoient déjà beaucoup de bruit , un Adversaire dans ce Philosophe Payen , non moins capable qu'eux d'opérer les plus grandes merveilles.

[5] Sans m'arrêter à cette distribution de la science humaine, que le Chancelier Bacon & les Auteurs de l'Encyclopedie ont divisée en Poésie , Histoire & Philosophie , relativement aux trois facultés de l'esprit , l'imagination , la mémoire & la raison , je me contenterai de jeter un coup d'œil sur l'état des connoissances des Grecs avant Pythagore.

La Poésie , l'Eloquence , la Morale & la Politique étoient les seuls genres de sçavoir qu'ils eussent encore cultivés.

La Poësie dont le langage fut consacré dans les premiers tems de la Grece à chanter les louanges des Dieux , & à célébrer les actions des grands hommes s'étendit dans la suite à tous leurs genres de savoir , Histoire , Mythologie , Morale , Politique , tout fut de son ressort. Il ne nous est pas permis de juger du mérite des premiers Poëtes Grecs , Linus , Orphée , Amphion , Musée , Thrax , Eumolpe , &c. dont l'Histoire ne nous a conservé que les noms. Mais il est à présumer que chez un Peuple libre , dont l'imagination étoit vive & féconde , un genre d'écrire aussi exercé aura dû produire d'excellens Auteurs. Les Ouvrages d'Homere & d'Hésiode , les seuls qui soient venus jusqu'à nous de tous les Poëtes qui ont fleuri dans ces tems reculés , témoignent assez à quel degré de perfection la Poësie avoit été portée avant le siècle de Pythagore.

L'éloquence avoit pareillement été cultivée avec succès dans la Grece avant ce Philosophe. Il n'est pas étonnant que dans un état composé de différentes Républiques où le talent de la parole étoit la voie la plus sûre pour parvenir à l'autorité , cet Art n'ait fait de grands progrès. Il est inutile d'aller chercher dans l'Histoire les noms des Orateurs qui se sont le plus distingués dans les premiers siècles de la Grece. Il me suffira de dire avec Plutarque , que Solon , Législateur d'Athènes , antérieur à Pythagore de quelques années ne se rendit pas moins

célèbre par son éloquence que par la sagesse de ses Loix.

Les Grecs n'avoient pas non plus négligé entièrement la Morale ; leur Mythologie , quoique remplie d'absurdités, ne laisse pas de renfermer d'excellentes instructions. Esope , comme chacun sçait , se servit avec succès du voile ingénieux de l'Apologue pour éclairer & conduire le peuple. Mais la Morale d'Esope , & de tous ceux qui l'ont précédé , consistoit en des Sentences & des Maximes détachées ; Socrate est le premier qui ait réduit cette Science en Art & en principes , aussi est-il appelé communément le pere de la morale.

La Politique est celle de toutes les connoissances à laquelle les Grecs s'étoient le plus attachés. C'est à cette science qui a pour objet de régler les devoirs de l'homme en société , que cette Nation fut redevable de ses Loix , que l'on peut regarder avec raison comme la source des grandes actions qui la distinguèrent des autres Peuples. Elle devint dans la suite l'étude principale des sept Sages de la Grece , qui n'ont dû leur réputation qu'à leur habileté dans le Gouvernement , & généralement de tous ceux que le mérite ou la naissance appelloient à l'administration des affaires publiques.

Voilà où réduisoit tout le sçavoir des Grecs avant Pythagore. Ce Philosophe , & Thalés son contemporain , leur enseignèrent les pre-

miers Elémens de la Physique & des Mathématiques. Thalés, comme on sçait, fonda à Milet la Secte Ionique, & Pythagore qui vint s'établir dans la grande Grece y donna naissance à la Secte Italique, qui devint dans la suite l'Ecole la plus florissante qui ait jamais été.

[6] On rapporte communément l'origine de la Géométrie à la nécessité où se trouverent les Egyptiens, d'observer chaque année les accroissemens & les diminutions du Nil pour partager avec plus d'égalité les impositions & le produit de leurs Terres. Mais si c'est aux Egyptiens que l'on est redevable des premiers principes de la Géométrie, il paroît qu'ils ne l'avoient pas poussée, non plus que les autres Sciences, au-delà des choses d'usage.

En effet, Thalés, si on en croit Proclus, leur apprit à mesurer la hauteur de leurs Pyramides en comparant l'ombre qu'elles jettent à midi avec celle que jette un corps exactement connu & mesuré, & cette expérience donna lieu à la sixième proposition d'Euclide.

Quoiqu'on ne puisse pas dire précisément jusqu'où Pythagore a poussé la Géométrie, on ne sçauroit disconvenir qu'il n'ait beaucoup contribué à la perfectionner; chacun sçait que c'est Pythagore qui a trouvé que le quarré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal aux quarrés des deux côtés opposés.

Cette

Cette découverte, toute simple qu'elle nous paroît aujourd'hui, suppose néanmoins des notions antérieures de la Géométrie, qui font d'autant plus d'honneur à ce Philosophe, qu'il les devoit uniquement à son génie.

[7] Pythagore étoit tellement persuadé que la nature des nombres étoit répandue dans l'univers, qu'il prétendoit expliquer par l'Arithmétique les principes & la création de tous les Etres ; cette science lui fut d'un grand secours pour découvrir les rapports & les propriétés des Corps. C'est dans ce sens là qu'il faut entendre qu'il se servoit de l'arithmétique connu du calcul universel & analytique ; car l'analyse de Anciens n'étoit probablement que cette branche de l'arithmétique universelle que nous appellons synthèse, par le moyen de laquelle des premières & des plus simples propriétés connues d'un sujet, on parvient peu à peu à en découvrir de nouvelles, & ainsi successivement jusqu'à l'infini. C'est à cette méthode pénible & incertaine que les anciens Géomètres doivent apparemment leurs découvertes. Lorsqu'ils ont trouvé, dit un Mathématicien de nos jours, cette admirable propriété du triangle rectangle, que le carré opposé à l'angle droit est égal aux carrés des deux autres. Ils ne pensoient peut-être simplement qu'à découvrir de nouvelles propriétés

du triangle , celle-là s'est présentée à leur esprit.

[8] Aristote , Plutarque , & Diogene Laerce nous ont laissé de Pythagore l'idée d'un des plus grands Physiciens de l'antiquité ; il n'est cependant guères possible de juger de ses progrès dans cette partie de la Philosophie , ni d'assurer que les Ouvrages de Physique qu'on lui a attribués étoient de lui ; car il a été un tems où les Disciples des Philosophes faisoient honneur à leurs Maîtres de leurs propres écrits. Cet usage leur étoit venu d'Egypte , où lorsqu'un Ouvrage paroissoit digne d'être conservé , on l'écrivoit sur des colonnes sous le nom d'Hermès ou de Mercure à qui ils étoient attribués.

Mais cette coutume , quand même elle auroit subsisté du temps de Pythagore ne fait aucun tort à la gloire de ce Philosophe ; car on assure que ses premiers Disciples jusqu'à Empedocles étoient tellement prévenus en faveur de leur Maître qu'ils regardoient ses paroles comme les Oracles d'un Dieu , croyant avoir satisfait à toutes les objections qu'on leur faisoit par ce mot : *le Maître l'a dit.*

N'oublions pas de dire en faveur de Pythagore que ce que la plupart des Philosophes qui sont venus après ont enseigné de plus raisonnable en matière de Physique , ils l'ont

puisé dans les écrits des Pythagoriciens qui passaient pour avoir plus approfondi que les autres la science de la nature , soit qu'ils y fussent parvenus par la disposition naturelle de leur esprit , soit que leur méthode d'étudier leur donnât cet avantage.

[9] Des trois branches de l'Histoire Naturelle , la Mineralogie , la Zoologie ou connoissance des Animaux , & la Botanique , il paroît que Pythagore s'étoit plus particulièrement adonné à l'étude de cette dernière science. On étoit persuadé anciennement que la connoissance des Simples renfermoit tous les secrets de la Médecine. Mais si la Médecine ne lui doit pas son origine , on ne sçauroit disconvenir du moins qu'elle n'en ait tiré de grands secours.

Pour ce qui est des lumières de Pythagore dans cette partie de l'Histoire Naturelle , il y a tout lieu de croire qu'elles devoient être fort bornées puisque du tems de Théophraste , qui vivoit deux cens ans après Pythagore , on ne connoissoit encore qu'environ six cens Plantes , au lieu qu'on en compte aujourd'hui plus de neuf mille dans la Botanique.

[10] A en juger par la manière figurée & symbolique dont quelques Philosophes anciens ont exposé leur Doctrine , on seroit tenté de croire qu'ils n'avoient cherché la vérité que

pour eux & pour leurs Disciples ; la Philosophie des Egyptiens , les Sentences de Zoroastre , les Hymnes d'Orphée , les Symboles de Pythagore donnent lieu par leur obscurité à une infinité de conjectures aussi peu vraisemblables les unes que les autres.

Cette maniere de voiler la vérité , n'est peut-être qu'un effet de l'idée où l'on étoit anciennement , que c'étoit la profaner que de l'exposer toute nue aux yeux du vulgaire. Cependant certains Auteurs l'ont attribué à un principe secret d'orgueil & de jalousie , dont les plus grands hommes ont à la vérité quelquefois bien de la peine à se défendre ; ces Philosophes , à les entendre , en communiquant leurs lumières au reste des hommes , eussent craint de s'égaliser à eux ; ils eussent cessé de jouir des hommages que fait naître l'admiration : ils sacrifioient ainsi la gloire d'instruire les autres au plaisir de s'en voir honorés.

D'autres plus injustes encore ont mieux aimé jeter du ridicule sur la Doctrine de Pythagore , & en trouver le fond vicieux & dangereux , que de convenir qu'ils n'avoient scû en démêler le véritable sens.

Il est vrai qu'il n'en est pas de la Morale comme de la Politique dont il n'est pas permis de dévoiler les mystères , ni comme des Sciences sublimes qui ont un langage particulier qui n'est pas celui du peuple. La morale est la science de tous les hommes ; elle n'admet

ni obscurité ni équivoque. Il faut que les vérités qu'elle présente soient précises & frappantes, pour que les esprits mêmes les plus grossiers puissent également y atteindre.

Il n'est pas douteux qu'on ne sçauroit s'écarter de ces règles sans manquer le but de l'instruction morale. Mais ce n'est pas encore là une raison pour condamner Pythagore. Pour peu que l'on veuille recourir à l'Histoire, on trouvera que l'obscurité qu'on lui reproche appartient toute au tems où vivoit ce Philosophe : le style de l'allégorie étoit le seul en usage parmi les Sçavans : le goût pour les Enigmes avoit gagné même jusques dans les Cours des plus grands Princes, qui s'envoyoient réciproquement des problèmes à résoudre.

Il seroit d'ailleurs bien difficile de concilier des principes vicieux avec les grandes choses que l'on dit que Pythagore exécuta dans la grande Grece & dans la Sicile, où par la force de ses instructions, il vint à bout de délivrer plusieurs Villes du joug de la servitude, d'apaiser des séditions dans quelques autres, de rétablir l'union & le calme dans les familles, d'adoucir le caractère de différens peuples, enfin de plier à la vertu le cœur des Tyrans même.

[11] Ce sentiment fait d'autant plus d'honneur à la sagacité de Pythagore, que la plupart des Physiciens anciens n'ont eu que de

fausses idées sur la nature des Comètes. Les uns ont prétendu que les Comètes n'étoient autre chose qu'un amas prodigieux d'étoiles imperceptibles qu'ils admettoient indépendamment des autres corps célestes, & auxquels ils supposoient des mouvemens propres, & des périodes plus ou moins longues. Et Aristote d'ailleurs si éclairé en matière de Physique, les a regardées comme des feux produits par des exhalaisons de la Terre : si quelque chose peut excuser une aussi grande absurdité, c'est qu'on n'étoit point encore dans l'usage, du tems d'Aristote, de se communiquer les observations Astronomiques. Si ce Philosophe avoit sçu que les Comètes étoient en même-tems aperçues des Régions les plus éloignées de la Terre, il se seroit gardé de les confondre avec les Météores, qui se formant dans l'Atmosphère Terrestre, ne sçauroient être vûes qu'à une très-petite distance.

Ou si, comme les Physiciens modernes, il avoit sçu mesurer la distance qu'il y a de la Terre aux Comètes, il auroit trouvé que leur paralaxe étant tout-à-fait insensible, il falloit nécessairement qu'elles fussent placées au-dessus de la Lune dont la paralaxe est sensible.

[12] Pythagore pensoit qu'il y a une harmonie déterminée, non-seulement dans tous les corps Célestes, mais dans toutes les parties qui composent l'Univers, & que si les hommes

n'entendoient pas cette harmonie , c'est que leurs sens étoient tellement dégénérés, qu'il ne leur étoit plus possible de juger sainement des choses.

C'est en conséquence de ce système qu'il prétendoit que les hommes ne peuvent se flatter d'atteindre à la perfection dont les Sciences sont susceptibles, qu'autant qu'ils viendront à bout de substituer le jugement de la raison au témoignage infidèle des sens.

[13] Il est à présumer que l'Auteur a entendu par-là que Pythagore avoit reconnu que Vesper & Phosphore ou Lucifer n'étoient qu'une même Etoile ; car il n'est pas naturel que ce Philosophe ait apperçu Vénus avec ses phases ; c'est-à-dire, tantôt pleine, tantôt en quartier & en croissant. Ce n'est qu'à l'invention du Telescope que les Astronomes modernes doivent cette observation, d'après laquelle ils ont pû assurer que Vénus tourne autour du Soleil & qu'elle en emprunte sa lumière.

[14] Si Thalès est le premier qui ait observé les Eclipses de Lune, il aura dû naturellement reconnoître avant Pythagore que la Terre étoit de figure sphérique ; mais ce qui n'étoit encore qu'une simple conjecture pour ces Philosophes, est devenu pour les Modernes une vérité dont il n'est plus permis de douter. Il faut aussi con-

venir que les observations qui ont été faites depuis les Anciens dans les différens endroits de la surface de la Terre , nous ont donné sur eux l'avantage de pouvoir en déterminer plus sûrement la figure , indépendamment d'une plus grande quantité d'Eclipses , pendant lesquelles nous avons pû remarquer que de quelque côté que la Lune entre dans l'ombre de la Terre , la partie éclipsée paroît toujours circulaire.

[15] Il y a dans le Cabinet du Roi une autre Médaille de Pythagore frappée en l'honneur de Commode , où ce Philosophe est représenté avec une baguette semblable à celle dont se servoient anciennement les Géomètres pour tracer des figures sur le sable.

[16] La Secte Italique est de quelques années postérieure à la Secte Jonique. Elle a été ainsi nommée , parce que Pythagore a enseigné dans cette partie de l'Italie , qu'on appelloit autrefois la grande Grece , qui comprenoit les Villes de Tarente, de Metapone, d'Heraclee, de Croton & de Thurium; c'est à Croton qu'il établit son séjour , attiré par la douceur du climat & par la bonté du terroir de cette Ville , d'ailleurs fort célèbre en Italie.

[17] Empedocles étoit d'Agrigente , la plus florissante Ville de la Sicile après Syracuse. Il

vivoit dans la soixante-quatorzième Olympiade. La connoissance profonde que ce Philosophe avoit de la nature , & la singuliere sagacité de son esprit l'ont fait passer pour un homme des plus extraordinaires : l'admiration que le peuple avoit pour lui alloit jusqu'à la superstition. Entr'autres prodiges que l'on raconte d'Empedocles , on lui attribue d'avoir sçu détourner certains vents qui ravageoient les fruits de la campagne ; d'avoir sauvé par le moyen de la Musique, un jeune homme prêt à rendre l'ame, dont il fit dans la suite son Disciple ; & ce qui est encore plus difficile , d'avoir ressuscité une femme qui n'avoit donné pendant trente jours aucun signe de vie.

[18] Archytas , né à Tarente , étoit contemporain de Platon , à qui on prétend qu'il avoit dévoilé les mystères de la Philosophie Pythagoricienne. Il ne se rendit pas moins célèbre par ses progrès dans les Sciences , que par sa valeur & son habileté dans le Gouvernement. Les Emplois importans dont il avoit été chargé , & ses différens voyages , ne l'empêcherent pas de cultiver la Philosophie avec beaucoup d'application.

Vitruve parle avec admiration d'une Machine de l'invention d'Archytas, laquelle représentoit un pigeon, qui par le moyen de certains ressorts pratiqués intérieurement , pouvoit se

soutenir dans l'air & voler à une certaine distance.

[19] Philolaus étoit de Crotone , mais établi à Heraclée ; il vivoit, ainsi qu'Archytas, du tems de Platon. Il étoit grand Géomètre , Musicien , Arithméticien , & particulièrement versé dans l'Astronomie. Il enseigna , vraisemblablement d'après Pythagore son Maître , que le Ciel & les Etoiles sont immobiles à notre égard , & que la terre emportée autour du Soleil avec les autres Planettes, tourne journellement sur son axe.

[20] Pythagore devoit être en effet d'une beauté peu commune , s'il est vrai , comme l'assure Diogène Laerce , que quelques-uns de ses Disciples l'ont pris pour Appollon Hyperboréen. Il avoit l'air si majestueux & le regard si imposant, qu'il portoit le trouble & la terreur dans l'ame de ceux qu'il reprenoit. Un jeune Pythagoricien qu'il avoit réprimandé en présence de ses condisciples , sortit tellement faisi, qu'il alla se pendre chez lui de désespoir. Depuis ce tems-là , ajoute le même Historien , ce Philosophe avoit l'attention de ne corriger ses Disciples qu'avec beaucoup de douceur & en particulier.

[21] Pythagore avoit étudié jusqu'à l'âge

de dix-huit ans sous un certain Hermodamas & sous les Prêtres de Samos. Mais les instructions qu'il en recevoit ne satisfaisant point encore sa curiosité, il résolut d'aller chercher dans les Pays Etrangers les secours qu'il ne trouvoit point dans sa patrie. Il se rendit d'abord à Syros où il prit des leçons de Pherecidas, Philosophe très-renommé. Il passa de-là à Milet où il se lia avec Thalès. De Milet, Pythagore alla en Egypte, où les Prêtres, qui étoient alors comme les Dépositaires du savoir des autres Nations, l'initierent à leurs mysteres. De l'Egypte où il avoit séjourné vingt-cinq ans, il pénétra dans la Chaldée, & il y conféra avec les Mages les plus célèbres de Babylone. Enfin, après avoir parcouru différentes Contrées des plus renommées & les plus cultivées, il revint à Samos dans le dessein d'y ouvrir une Ecole de Philosophie : mais ne pouvant s'accommoder du séjour de cette Ville qui étoit tombée sous la domination de Polycrate, il s'en bannit de lui-même, & vint s'établir en Italie où il finit ses jours.

[22] Pythagore épousa à Croton Theano, fille d'un des principaux Magistrats de cette Ville. Il en eut une fille & deux fils : le dernier nommé Thelaugès, continua l'Ecole de son pere, & eut pour Disciple le célèbre Empedocles. Pythagore trouva dans sa femme & dans sa fille un esprit propre aux Sciences & un naturel porté à la vertu. Il cultiva avec soin ces

heureuses dispositions. Elles devinrent l'une & l'autre par leur sçavoir & leur piété l'exemple des Dames de Crotone.

[23] Le moyen que ce Philosophe employa avec le plus de succès pour entretenir la concorde parmi les Concitoyens, ce fut d'empêcher qu'ils ne s'élevassent au-dessus les uns des autres. Il ne cessoit de leur représenter que rien n'est plus propre à entretenir la paix dans un Etat, & à prévenir la tyrannie, que l'égalité & l'union parmi les Citoyens, & une parfaite soumission aux Loix.

[24] Il regardoit la justice comme le principal lien de la Société. Il vouloit qu'on ne la perdît pas un moment de vûe; & pour rendre ce précepte encore plus sensible à ses Disciples, il les obligeoit à ne point prendre leur repas, que le sel, qui est regardé comme le symbole de cette vertu, ne fût servi sur la table. De même que le sel, leur disoit-il, empêche toutes choses de se corrompre, la justice met le prix à toutes les actions de la vie. Elle seule peut les sauver de la corruption.

[25] Jamais personne n'a étendu aussi loin les devoirs de l'amitié. Ce sentiment lui venoit de ce principe éclairé sur lequel est fondée la Loi Naturelle, que les hommes doivent se regarder eux-mêmes dans les autres. Il faisoit vi-

vre ses Disciples en commun , après les avoir engagé à renoncer à la propriété de leurs biens pour en faire une égale distribution entr'eux. Au reste , il n'étoit pas moins éclairé sur le choix de ses amis que réservé sur les complaisances que l'amitié exige.

[26] Pythagore ne crût point devoir borner ses soins à l'instruction des particuliers. L'autorité quoique dégénérée dans ces tems - là en tyrannie , ne lui parut point une barrière assez forte pour l'empêcher de dire la vérité aux Grands. S'étant un jour rendu à la Cour d'un Prince Sicilien dont l'Histoire ne nous a point conservé le nom , ce Philosophe lui fit tellement sentir la beauté & les avantages de la vertu ; il lui peignit avec tant de force les douceurs de la vie privée, que le Tyran se demit volontairement de son autorité ; & ne se réservant de ses biens que ce qui lui étoit nécessaire pour vivre , il abandonna le reste à ses Parens & à ses Concitoyens.

[27] Il n'est pas dit pour cela qu'il se fut attaché à plaire au beau sexe par pur esprit de galanterie , comme on l'a dit de quelques autres Philosophes. M. Cocchi paroît lui-même bien éloigné d'avoir sur Pythagore un tel soupçon qui ne s'accorderoit point avec ce qu'il dit ailleurs , que Pythagore regardoit le mariage comme un rempart assuré contre l'incontinence.

Il est vrai qu'il admettoit également les femmes dans sa Société ; mais il en faisoit un corps séparé des hommes, & il leur prêchoit continuellement la chasteté & la soumission envers leurs maris. (a) On assure bien plus qu'il vint à bout, par la force de ses représentations, de ramener ce sexe à la modestie & à la simplicité, en leur faisant sacrifier volontairement leurs dorures & leurs ornemens les plus précieux, qu'il regardoit comme des instrumens du luxe & de la corruption. (b)

[28] Cette Epoque est postérieure d'environ quatre cens ans au tems de Pythagore. Ce n'est qu'à la premiere guerre Punique que les Romains se rendirent Maîtres de toute l'Italie. Les

(a) Justin.

(b) Ce Conseil qui convenoit au tems de Pythagore ne seroit point recevable parmi nous. Le luxe devient nécessaire dans un état riche & peuplé : il fait subsister une infinité de professions différentes, qui en font vivre à leur tour une infinité d'autres, successivement jusqu'à celle de Laboureur. Cette vérité est trop reconnue pour qu'on doive s'y arrêter

Il seroit seulement à souhaiter qu'ils s'élevât parmi nous quelque Philosophe assez accrédité pour nous engager à nous défaire de ce goût ruineux que nous avons pour les richesses idéales, telles que les diamans, pierres précieuses & autres : richesses d'autant plus pernicieuses que nous ne les acquérons qu'aux dépens de nos especes monnoyées, & que l'argent qu'elles représentent dans le Royaume, dont le calcul, s'il étoit possible, seroit capable d'effrayer, doit être regardé comme entierement perdu pour le Commerce.

Sciences & les Arts n'avoient point encore jetté la moindre lueur dans Rome.

On peut juger de l'ignorance dans laquelle les Romains étoient alors plongés , par l'empressement qu'ils eurent de congédier Callistrate & les autres Philosophes Grecs , que la Ville d'Athènes leur avoit envoyés en Ambassade , croyant leur faire plus d'honneur par un tel choix.

C'étoit , disoit le Sénat , dans la crainte que le goût des Sciences ne s'introduisît avec eux dans Rome , n'étouffât dans le cœur des Romains le germe des vertus guerrières dont ils avoient jusqu'alors fait profession, & sur lesquels ils fondonient l'aggrandissement de leur Empire.

L'Histoire nous a conservé un trait qui ne caractérise pas moins l'ignorance grossière des Romains. Lorsque le Consul Mammius eût fait la conquête de Corinthe , il se trouva parmi les riches dépouilles de cette Ville , plusieurs Tableaux des Maîtres les plus célèbres de la Grece. Le Consul crut avoir beaucoup fait en les avertissant , que s'il arrivoit que les Tableaux se perdissent en chemin , ils seroient obligés d'en fournir d'autres à la place.

Tout est perdu , disoit Caton le Censeur à son fils , si jamais les Grecs nous communiquent leur goût pour les Lettres , sur-tout s'ils nous envoient leurs Médecins : ils ont conspiré

de faire périr par leur Art tous les Barbares. (a)

[29] Quelques Auteurs prétendent que Pythagore mourut paisiblement à Metapont, Ville de la grande Grece, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Selon d'autres, le peuple de Crotonne animé par un jeune Crotoniate, qu'il n'avoit point voulu admettre dans son Ecole, vint mettre le feu à la Maison de ce Philosophe un jour qu'il y étoit renfermé avec ses Disciples. Pythagore échappé heureusement à ce danger, après avoir erré de Ville en Ville, vint se réfugier à Metapont. Mais la haine contre les Pythagoriciens s'étant répandue sur ces entrefaites dans toute la Grece, la persécution contre Pythagore se ralluma avec tant de fureur dans ce nouvel asyle, qu'il se vit réduit à se sauver dans un Temple consacré aux Muses, où il se laissa mourir de faim.

Mais de quelque façon dont Pythagore ait fini ses jours, il est constant que les Peuples de la Grece eurent une si grande vénération pour sa mémoire, qu'ils convertirent sa maison en un Temple & qu'ils l'honorèrent comme un Dieu.

[30] Les Romains se trouvant engagés contre les Samnites, dans une guerre dont le suc-

(a) Reflex. sur la Peinture & la Poësie de M. l'Abbé du Bos.

cès leur paroïssoit douteux , consulterent l'Oracle de Delphes sur ce qu'ils devoient faire dans cette importante conjoncture. L'Oracle leur ordonna d'ériger deux Statues au plus vaillant & au plus sage des Grecs ; en vertu de cette réponse de l'Oracle , le Sénat de Rome fit élever sur la Place des Comices deux Statues en l'honneur d'Alcibiade & de Pythagore.

[31] Pline ne se seroit point récrié contre ce procédé des Romains , s'il se fût mis au point de vûe d'où le Sénat de Rome avoit jugé Pythagore & Socrate. Socrate , comme l'a remarqué un Ecrivain judicieux de nos jours,^(a) avoit moins brillé par ses instructions que par ses vertus. Ce n'est pas qu'il n'ait joui dès son vivant même de la plus grande célébrité ; mais comme il étoit ennemi de l'ostentation , sa gloire aura dû être bientôt obscurcie par les Sectes qui se sont élevées de la sienne , & sa réputation aura passé plus difficilement jusqu'aux Romains. Pythagore au contraire avoit l'avantage que sa Doctrine cachée , mystérieuse , & fondée sur le Culte des Dieux & les principaux devoirs de la Religion , devoit faire plus d'impression sur l'esprit des Romains naturellement portés à la superstition. Si on ajoute à cela les merveilles

(a) Bruker , Hist. critic. Phil.

que l'on débitoit à Rome de tous les endroits de l'Italie sur le compte de ce Philosophe , on jugera sans peine qu'il a dû passer chez les Romains pour le plus sage des Grecs.

Pythagore devoit naturellement être plus connu à Rome que Socrate puisqu'il avoit enseigné en Italie , & que son Ecole y subsistoit encore. D'ailleurs, les Romains n'étant pas encore versés dans l'Histoire des autres Nations , pouvoient très - bien ignorer que Socrate avoit déjà été déclaré par l'Oracle de Delphes le plus sage de tous les Grecs.

Il est à présumer que ce sont là les raisons qui ont déterminé les Romains en faveur de Pythagore , & non comme le remarque l'Auteur , la supériorité que ce Philosophe avoit sur Socrate par ses lumieres dans la Physique. D'autant qu'il n'est pas naturel que les Romains , qui n'avoient pas encore dans ces tems-là la moindre idée des Sciences , ayent donné la préférence à un Philosophe sur un autre seulement parce qu'il étoit plus sçavant.

[32] Denis d'Halicarnasse , Tite - Live & Plutarque , rapportent cette ancienne Tradition. Les deux premiers la rejettent entièrement , & Plutarque embarrassé par les raisons qui favorisent cette opinion , a mieux aimé supposer qu'il y a eu un autre Pythagore du tems du Roi Numa , que de la condamner entièrement. M. Newton au con-

traire a entrepris de prouver que la contemporanéité de Numa & de Pythagore étoit fondée sur la vraie Chronologie.

Il falloit pour cela commencer par fixer , autant qu'il est possible , l'Epoque de la fondation de Rome , & supputer le tems qui s'est écoulé depuis cette Epoque jusqu'au regne de Numa.

Tous les Historiens Grecs & Latins qui ont écrit après la mort d'Alexandre le Grand, comptent quatorze âges depuis la prise de Troye jusqu'à la Fondation de Rome. Ils entendoient par âge la durée de chaque regne des Rois des Latins à Albe , & ils faisoient monter ces quatorze âges à quatre cent quatre - vingt - quatre ans. Ce calcul a paru à M. Newton répugner à l'expérience & au cours de la nature. Il réduit chaque regne à 20 ans l'un pour l'autre , & les deux cent quatre-vingt années qui en résultent , à compter depuis la prise de Troye , tombent sur la trente - huitieme Olympiade. Ainsi la fondation de Rome se trouvant fixée à la trente-huitieme Olympiade , si on donne vingt ans de regne à Romulus , Numa aura commencé à regner dans la quarante-troisieme Olympiade , & Pythagore , comme nous l'apprend Denis d'Halicarnasse lui-même, étant venu dans l'Italie dans la cinquantieme Olympiade, il n'y aura plus qu'un intervalle de vingt-huit ans de l'avénement de Numa au Thrône , jusqu'à l'arrivée de Pythagore en Italie , & par con-

séquent ils auront pû être contemporains , sans qu'on doive crier à l'anacronisme.

[33] Ces monumens de l'Histoire Romaine , étoient de simples Registres appelés grandes Annales , sur lesquels le Grand Pontife marquoit les principaux événemens de chaque année , le tems & le lieu où ils étoient arrivés, (a) le nom & les qualités des personnes qui y avoient eu le plus de part. Ces Annales , ainsi que la plûpart des autres Monumens particuliers & publics qui étoient à Rome , furent brûlés par les Gaulois cent vingt ans après l'établissement des Consuls.

Les Romains , au défaut de leurs Annales , eurent recours à une Chronologie artificielle ; c'est ce qui fait qu'il y a une si grande incertitude dans l'Histoire des premiers tems de Rome , jusqu'à Quintus Fabius Pictor , le premier qui ait écrit l'Histoire Romaine.

[34] On distinguoit anciennement les Secrateurs de Pythagore en *Pythagoriciens* , *Pythagoréens* & *Pythagoristes*. Les Pythagoriciens sont les premiers Disciples de ce Philosophe qui avoient entendu ses leçons , & ceux qui étant venus après lui ont enseigné sa véritable

(a) Cicer. de Orat. n. 52.

Doctrine. De ce nombre sont , Archytas , Lysis , Empedocles , Limée , Epicharmus , Ocellus , &c. Cette premiere Ecole a subsisté avec éclat jusques vers la fin du regne d'Alexandre le Grand. C'est de ces Pythagoriciens que Socrate disoit : *Nous admirons plus aujourd'hui un Pythagoricien lorsqu'il se tait , que les autres même les plus éloquens lorsqu'ils parlent.*

Les Pythagoréens qui sont venus après ont beaucoup dégénéré du sçavoir & des vertus des premiers. C'est de leur tems que la Doctrine de Pythagore a commencé à se corrompre par le mélange d'une infinité de dogmes nouveaux que les Etrangers qui avoient la liberté de l'enseigner , y introduisirent.

Pour les derniers , il ne paroît pas que l'on puisse rien ajouter au Portrait qu'a fait M. Cocchi de cette Secte ridicule.

[35] Les Philosophes anciens les plus estimés regardoient la Géométrie comme la premiere de toutes les Sciences. Platon n'admettoit que ceux qui s'y étoient particulièrement appliqués : on lisoit sur la porte de son Académie : *ici personne n'entre qu'il ne soit Géomètre.*

En effet , la Géométrie n'est pas seulement propre à donner de l'ouverture & de la force à l'esprit pour l'étude des autres Sciences ; elle influe essentiellement , si j'ose le dire , sur tous les états de la vie. Puisqu'il est si nécessaire de penser & de raisonner juste , qui peut mieux

établir dans le raisonnement la certitude & l'évidence, qu'une Science qui n'admet aucune proposition qui ne soit démontrée? Il seroit avantageux pour notre Nation en particulier, que l'esprit géométrique s'y répandît plus qu'il n'a encore fait jusqu'ici, & que cette Science devînt la base de toutes les Études dans nos Collèges: en habituant de bonne heure les jeunes gens à saisir le vrai dans tous les objets qui se présentent à leur imagination, on le leur rendroit familier pendant tout le cours de leur vie, & on leur apprendroit à rejeter tout ce qui n'est pas marqué de ce caractère: cet esprit de frivolité qu'on nous reproche, & qui vient de ne sçavoir pas connoître la réalité des choses, feroit place à un jugement sûr & solide. Nous réfléchirions avant que de raisonner. On verroit plus d'ordre dans nos pensées, plus de netteté dans nos discours, & plus de vérité dans cette foule d'ouvrages de toutes les sortes qu'enfante tous les jours parmi nous la fureur de dogmatiser. Nous écrivions moins, en un mot, ou nous écrivions mieux.

Corneille, me dira-t-on, Racine, Boileau, Bossuet, la Bruyere & tant d'autres Ecrivains dont les Ouvrages serviront toujours de modèles dans tous les genres d'écrire, n'étoient point Géometres. Je répondrai à cela que ces Grands Hommes avoient reçu de la nature une justesse de raisonnement qui leur tenoit lieu d'esprit géométrique, & que ne doivent point se flat-

ter d'avoir tous ceux qui se mêlent d'écrire.

[36] Americ, ou Alberic Vespucci, Florentin, né en 1541, avoit cultivé avec succès toutes les Sciences, & particulièrement l'Astronomie & la Navigation. L'exemple de Christophe Colomb qu'il avoit vû comblé d'honneurs à son retour des Indes Occidentales, lui inspira le désir d'aller également tenter la fortune dans cette nouvelle partie du Monde. Il y découvrit divers Pays, tantôt au service de l'Espagne & tantôt du Portugal; & après avoir consacré les dernières années de sa vie à l'étude de l'Astronomie, il mourut en 1616.

Vespucci a eu la gloire de donner son nom à l'Amérique, quoiqu'il n'eut fait que continuer les découvertes de Colomb. C'est, à ce qu'on prétend, par les conseils & les intrigues des ennemis de l'Amiral Génois qui croyoient empêcher par ce moyen là que le nom de ce grand homme ne passât à la postérité.

L'Auteur de la vie de Vespucci a sçu mauvais gré à M. Pluche d'avoir accusé ce Navigateur de supercherie & d'injustice envers Colomb. Il pouvoit faire le même reproche à Puffendorf & à bien d'autres. Il est bien difficile de justifier Vespucci sur ce point là, quelque raison que l'on aye d'ailleurs de l'admirer.

S'il se fût piqué de justice & de modération, auroit-il pû se résoudre à devenir l'instrument de la vengeance des ennemis de Colomb?

N'auroit-il pas rejeté un honneur qu'il sca-
voit bien ne lui être point acquis ? Il est conf-
tant qu'il s'est attribué la gloire de cette dé-
couverte : ses Relations en font un témoi-
gnage. On lit encore sur la porte de la Maison
qu'il habitoit à Florence, & où ses armes sont
sculptés, cette inscription Latine.

Americo Vespucio Patricio Florentino

Ob repertam Americam,

Sui & patriæ nominis illustratori

Amplificatori orbis terrarum, &c.

Les Mathématiques, la Physique & l'Astro-
nomie doivent beaucoup aux tentatives de
Galilée. C'est lui qui le premier a ramené la
Physique à l'expérience; il a répandu de gran-
des lumières dans l'Astronomie, où il est par-
venu à démontrer ce qu'on n'avoit fait
qu'entrevoir avant lui. Ses Ecrits se ressentent
de cette simplicité & de cette modestie qui
sont le vrai caractère des Grands Hommes. On
le voit toujours attentif à rapporter aux An-
ciens la gloire des vérités qu'il tenoit d'eux, &
dont il auroit pû s'attribuer la découverte,
puisqu'il avoit sur eux l'avantage d'en avoir scu
convaincre tout le monde.

[;8] Redi, né à Arezzo en Toscane, étoit
premier Médecin des grands Ducs Ferdinand
II. & Côme III. On a de lui, entr'autres Ou-

DU TRADUCTEUR.

vrages de Physique, des Observations sur les Animaux vivans qui se trouvent dans le corps des Animaux vivans; des Considérations sur diverses productions de la nature, & particulièrement sur celles qui nous viennent des Indes; une Dissertation sur les Vipères; des Expériences sur la génération des Insectes, & quelques Pièces de Poésie fort estimées.

Les Anciens ont eu diverses opinions plus absurdes les unes que les autres sur la nature des Insectes. Les uns ont prétendu que la plupart des Insectes ne respiroient pas, s'imaginant qu'ils n'avoient point de poulmons. Les autres soutenoient qu'ils n'avoient pas de sang, parce qu'on ne voyoit dans plusieurs aucune liqueur rouge; d'autres croyoient que la nature ne les avoit point pourvus d'un cœur comme les autres animaux. Mais l'idée la plus commune étoit que les Insectes s'engendrent de la seule corruption.

Redi & quelques Modernes ont fait voir que tous les Insectes tirent leur origine d'un œuf; (a) que la pourriture, ou plutôt la fermentation des choses qui pourrissent, ne contribue à la fécondité de ces œufs qu'autant qu'elles excitent & réveillent les parties imperceptibles de l'Animal cachées dans l'œuf déjà fécond, &

(a) Baglivi.

leur donnent comme le premier souffle de vie.

Que si on voit naître tant d'Insectes dans des endroits où il ne paroît aucune trace d'Insectes de même espece , c'est que les œufs de cette sorte d'Animaux étant fort legers & fort petits , sont transportés par les vents & par les pluies dans l'air , dans l'eau & sur la terre où ils restent dans l'inaction , jusqu'à ce que trouvant une chaleur & une matiere convenables (*a*) , ils viennent à se réveiller & à développer insensiblement toutes leurs parties.

[39] L'usage de recueillir les expériences de Médecine étoit connu en l'Egypte avant Pythagore. Les Pythagoriciens n'auront vraisemblablement fait que l'introduire dans la grande Grece. Les Egyptiens avoient grand soin d'enregistrer les Observations de leurs habiles Médecins. Ces Observations leur servoient de règles dans les Maladies de même espece ; en s'y conformant, ils ne se rendoient point responsables des événemens ; & s'ils s'en écartoient & que les Malades mourussent entre leurs mains, ils étoient eux-mêmes punis de mort.

[40] Almeon de Crotone étoit Disciple &

contemporain de Pythagore. Il se rendit également célèbre dans la Physique & dans la Médecine. C'est de ce Philosophe dont se moque Aristote, sur ce qu'il prétendoit avoir découvert que les Chèvres respiroient par les oreilles.

[41] La contraction des fibres en général est un mouvement par lequel les deux extrémités de ces fibres se trouvent plus voisines l'une de l'autre qu'elles ne sont dans l'état naturel. Leur relâchement ou leur remission est un état dans lequel leurs extrémités sont plus éloignées l'une de l'autre qu'elles ne sont dans la santé.

La contraction produit les Maladies Convulsives en général, les engorgemens inflammatoires, le ralentissement de la circulation, & les distributions irrégulières des fluides.

Le relâchement de ces mêmes fibres en général les Maladies qui dépendent de l'épaississement des liqueurs, de leur décomposition ou de leur arrêt dans quelque partie dans lesquelles leur mouvement est suspendu ou considérablement augmenté.

[42] La Métempsicose a pris naissance en Egypte; elle s'est répandue de-là dans les Indes & dans la Chine où elle subsiste encore aujourd'hui. Ce dogme, à le considérer dans son origine, n'est rien moins que le fruit du dérèglement de l'imagination, comme on se l'ima-

gine communément. On ne doit la regarder que comme un moyen dont les Législateurs s'étoient servi pour contenir le peuple , & il n'y en avoit point de plus capable de faire impression sur l'esprit de la multitude (j'entends pour des hommes qui n'étoient point éclairés des lumières de la vraie Religion) que de leur présenter le châtiment du crime sous des images aussi sensibles , & de proportionner en même tems ce châtiment à la nature des vices dont ces ames s'étoient fouillées pendant leur vie.

Le Peuple abusa de ce dogme comme il abuse de tout : peut-être le premier objet de la Métempsicose fut la transmigration d'homme à homme dans les termes de pure humanité , en marquant seulement les différens degrés de châtiment par la différence des conditions de la vie. Cette transmigration s'étendit dans la suite aux Animaux , & des Animaux elle descendit jusqu'aux Végétaux ; Arbres , Plantes de toutes les espèces représenterent des ames humaines. On poussa enfin la superstition jusqu'à rendre à ces Etres insensibles le même culte que l'on rendoit aux Dieux.

M. Cocchi est du sentiment que le dogme de la Métempsicose a fait naître les premiers principes de celui de l'immortalité; il semble cependant que la doctrine de l'immortalité devroit être plus ancienne , puisqu'elle peut se concevoir sans le secours de la Métempsicose, au lieu que la Métempsicose ne sçauroit subsister

sans une connoissance antérieure de l'immortalité dont elle est à proprement parler une image absurde.

On a vû quelques Philosophes de l'antiquité s'élever à la sublime connoissance de l'immortalité par les lumieres seules de la raison. Socrate enseigna expressément *que cette vie n'est qu'un état de probation où nous étions envoyés pour un tems, & qu'il y avoit après la mort des récompenses & des châtimens proportionnés à nos vertus & à nos vices.* (a)

J'alléguerai une autre raison en faveur de ce sentiment. C'est l'usage de déifier les hommes, cet usage qui suppose une connoissance de l'immortalité a dû subsister avant la Métémpsychose : en effet le peuple, quel qu'il soit, chez qui ce dogme a pris naissance, aura commencé par reconnoître une divinité avant de régler les punitions des ames. Et ces Divinités n'étoient que des hommes, que leurs vertus & leurs grandes actions avoient élevés à ce glorieux rang.

[43] Les Phéniciens, les Assyriens avoient leurs jeûnes sacrés : on sçait que les Hébreux partageoient les Animaux en mondes & en immondes, & qu'il étoit défendu chez eux de manger des derniers ; & Horace nous apprend

(a) Vie de Socrate.

qu'Orphée , dans la vûe d'adoucir l'humeur féroce des premiers Grecs , leur interdit l'usage de la viande.

[44] Du tems de Pythagore , les Egyptiens passoient pour les plus éclairés de tous les peuples. Les autres Nations venoient rendre hommage à leur sagesse. Les Grecs sur-tout ont puisé chez eux ces principes de Physique qui leur ont fait tant d'honneur dans la suite. Ils avoient l'esprit inventif & porté aux grandes choses. Les merveilles qu'ils ont exécutées , dont il ne nous est permis de juger que par les descriptions que l'Histoire nous en a conservées, font voir ce que peut l'industrie chez un peuple riche & nombreux , sous les yeux de Souverains animés par de grandes vûes.

[45] Les Egyptiens avoient poussé la manie de s'abstenir des Fèves jusqu'à la superstition la plus outrée. Il n'étoit point permis d'en semer chez eux , ni même d'y toucher. Leurs Prêtres , dit Sextus Empiricus , eussent mangé la chair de leurs Peres plutôt que de se résoudre à manger de ces légumes.

[46] On est bien embarrassé de donner une interprétation satisfaisante à ce précepte de Pythagore. Quelques Auteurs ont prétendu que par les fèves ce Philosophe avoit voulu désigner les Magistratures & les Emplois Civils ,

parce qu'on se servoit dans ces tems-là de fèves noires & blanches pour les élections & pour les jugemens. Cicéron l'attribue à l'idée superstitieuse où l'on étoit anciennement que les fèves empêchent les songes divinatoires. Cette raison s'accorde assez avec la défense qui fut faite de ce légume aux Prêtres de Jupiter, &c. D'autres enfin ont attaché à ce Symbole une idée peu convenable à la dignité de la Philosophie. Ce qu'on peut dire là-dessus de plus vraisemblable, c'est que les fèves par la propriété qu'elles ont de gonfler & d'engendrer des crudités dans l'estomac ne conviennent point aux personnes qui se sont vouées à l'étude.

[47] Les Pythagoriciens ont gardé le secret sur ce point là avec tant d'obstination, qu'un certain Millias de Crotone aima mieux se laisser mener au supplice, que de le révéler à Denis de Syracuse. Et la Femme de ce Pythagoricien, mandée par le Tyran pour le même sujet, se coupa la langue avant de sortir de chez elle, dans la crainte que la rigueur des tourmens ne la forçât à découvrir ce mystère.

[48] Pythagore faisoit grand cas de la Musique; il la regardoit comme un puissant remède contre les maladies du corps & de l'esprit. Mais ce Philosophe, dit Plutarque, condamnoit & rejettoit tout jugement que l'on

fait de cet Art par l'ouïe , & vouloit qu'on en jugeât par l'entendement , & par l'harmonie analogique proportionnelle.

Pour sentir combien cette opinion est peu fondée , il ne faut que considérer quel est le but de la Musique. Rendre avec vérité les différentes situations de son sujet , ou ce qui revient au même , exprimer les sentimens & les passions ; voilà ce semble , l'objet que se propose le Musicien , ainsi que le Peintre & le Poète. Il ne s'agit donc que de décider lequel du ministère de l'ouïe ou de l'entendement est plus nécessaire pour remplir exactement cet objet. Un exemple me servira à développer ce point.

Qu'un Maître habile représente une Tempête ; le sifflement des vents , le mugissement des vagues fidèlement imités , exciteront en moi les mouvemens que j'éprouverois sur un Vaisseau prêt à faire naufrage. S'il s'agit d'exprimer la douleur , qu'Andromaque , par exemple , éplorée devant le tombeau d'Hector , évoque les mânes de son époux , les regrets de cette Princesse infortunée rendus par des sons lugubres & pathétiques me rempliront de tristesse & de terreur. A ces deux situations succède celle de deux Amans qui se revoyent après une longue absence ; ils expriment si tendrement le plaisir qu'ils ont de se réunir , que mon cœur transporté partage leur joie & leur bonheur. Tout-à-coup survient un Rival furieux ;

rieux ; aux sons foudroyans qui sorte de sa bouche je sens tout mon corps frissonner. Je résiste à peine à la violence dont mon ame est agitée.

Il n'est personne qui ne voye que ces différentes passions , la frayeur , la tristesse , le plaisir & la fureur se sont introduits dans mon ame par la seule entremise de l'ouïe , & que j'en ai éprouvé les effets même avant que de me reconnoître ; j'inférerai de-là que la Musique agissant immédiatement sur nos sens , & son objet étant parfaitement rempli par cette premiere impression , le Compositeur ne doit consulter le témoignage de l'entendement , qu'autant qu'il lui est nécessaire pour ne point s'écarter des regles de son Art ; encore en voit-on qui ne laissent point de plaire en ne s'y assujettissant pas scrupuleusement.

(49) Lucien dans son Dialogue de la Secte des Philosophes à l'Encan , & dans celui du Songe ou du Coq , affecte de tourner Pythagore en ridicule. Lactance le traite de Radoteur & d'Impudent , d'oser d'un air grave & sérieux débiter les plus grandes absurdités. Et le Chancelier Bacon , en parlant de ce Philosophe , dit : il y a deux sortes d'abus dans la Philosophie qui en ont jusqu'ici retardé les progrès , & que l'on doit regarder comme les entraves de l'esprit humain. Le premier ce sont les Disputes & les Sophismes ; l'autre c'est la manie de revê-

tir ses Dogmes d'expressions figurées , fantastiques & Poétiques. De ce genre est la Philosophie de Pythagore , infectée par-dessus cela d'une superstition crasse & dangereuse (a).

(50) L'Anatomie moderne l'emporte de beaucoup sur celle des Anciens. Les belles découvertes dont nous sommes redevables aux célèbres Médecins & Chirurgiens de nos jours, nous ont mis à portée de connoître plus parfaitement la structure & la situation des parties les plus considérables du corps humain , d'y suivre plus exactement la nature dans ses différentes fonctions , & de remonter ainsi jusqu'à la source d'une infinité de maladies dont on ignoroit auparavant les causes.

(51) Ce n'est que depuis environ un siècle & demi que la Méchanique s'est introduite dans la Médecine. Elle est d'autant plus essentielle à cet art , que de tous les ouvrages de la nature il n'en est point qui puisse mieux lui être appliqué que le corps humain.

Le corps de l'homme n'est en effet qu'une machine composée d'une infinité de ressorts qui se communiquent les uns aux autres leur action & leurs productions. Si nous fixons no-

(a) Cum superstitione magis crassa & onerosa conjunctum.
Bacon de augment. scient.

tre attention sur les solides, nous trouverons que les uns, tels que les vaisseaux, par leur capacité, leur élasticité & les différens usages auxquels la nature les a destinés, les autres par leur dureté, leur connexion & leur figure, sont exactement soumis aux loix de la Méchanique. Si nous nous arrêtons sur les fluides, nous trouverons de même que leur pesanteur, la vitesse de leur mouvement, la direction de leur cours, & généralement toutes leurs facultés sont également sujettes aux loix de l'Hidraustatique qui est une branche de la Méchanique.

(52) La Médecine a fait sur le corps humain l'application de plusieurs découvertes importantes de la Physique moderne. L'expérience de l'élasticité & de la pesanteur de l'air lui a servi à déterminer le pouvoir que l'air exerce sur le corps, ses bonnes & mauvaises influences sur nos humeurs, sans parler de plusieurs autres connoissances qui font voir que la Médecine, sans le secours de la Physique expérimentale, ne peut juger que d'une manière vague & incertaine de bien des points essentiels de la Médecine.

(53) La Médecine doit à la Chymie physique plusieurs remedes importans ; tels que le Mercure, l'Antimoine, le Souffre, le Nitre, l'Opium, &c. & plusieurs expériences utiles entr'autres, la manière de découvrir la nature

du sang dans tous les tempéramens & dans les différentes maladies , en déterminant exactement la quantité de parties solides & fluides que contient ce liquide [a].

(54) La raison sur laquelle les Savants se sont fondés pour soutenir que la viande n'est point un aliment naturel à l'homme , c'est que nous n'avons de commun avec les animaux carnaciers , que les quatre dents canines , au lieu que nos autres dents incisives & molaires sont parfaitement semblables à celles des animaux qui paissent.

[55] Wallis, Mathématicien, & Lyson, Médecin Anglois du dernier siècle. On a de ce dernier dans les Transactions Philosophiques & dans les Actes des Savans , plusieurs dissertations concernant l'Anatomie de l'homme, des bêtes & des insectes.

[56] Il n'est pas possible de se représenter le nombre de ramifications qui sont répandues dans tout le corps humain. Nous lisons dans l'Anatomie d'Heister , p. 517. que l'on peut s'appercevoir, à l'aide du microscope, qu'il en-

(a) On parvient à faire cette estimation en pesant d'abord le sang au sortir de la veine , & après l'avoir fait secher dans un vaisseau d'étain , on pese de nouveau la poudre qui reste , au moyen on détermine exactement la quantité de parties fluides & solides du sang. Dict. de Médecine.

tre 500 ramifications de vaisseaux sanguins dans le côté du pouce cubique. Et qu'en multipliant ces vaisseaux, comme si le pouce cube n'étoit qu'une surface pleine, on trouvera qu'il y a 250 mille ramifications de vaisseaux sanguins dans ce pouce cube.

[57] Le chyle n'est à, proprement parler, que l'extrait de nos alimens, ou un suc composé de parties aqueuses & huileuses qui ferment les substances, tant animales, que végétales. Or, si le chyle se convertit en sang, il est évident que l'huile & l'eau sont la matière élémentaire du liquide vital. D'où l'on doit juger combien l'union & une juste proportion entre ces deux fluides sont nécessaires, & combien le sang est sujet à se vicier par l'âcreté & la rancidité de l'huile que contiennent les alimens animaux.

Si on injecte de l'esprit de vin dans la veine jugulaire de quelqu'animal que ce soit, on lui trouvera le moment d'après le poumon rempli de grumeaux de sang coagulé. On voit par-là combien l'usage immodéré des liqueurs est pernicieux à proportion de leur spirituosité. Elles ne sçauroient convenir, qu'aux personnes qui sont obligées à de violens exercices, parce que dissipant beaucoup, les liqueurs empêchent l'excès de cette dissipation en épaisissant les humeurs.

[58] Les systèmes de la concoction ou con-

crétion des Anciens, de la fermentation & de la trituration des modernes, n'ayant pas paru suffisans pour expliquer le mécanisme de la digestion, il a fallu admettre des diviseurs ou dissolvans assez puissans pour convertir les alimens en chyle. Ces diviseurs sont la salive qui se mêle dans la bouche avec les alimens, les humecte, & en sépare les parties les plus grossières; le suc stomacal où cette liqueur très-subtile qui se filtre sans cesse dans la cavité de l'estomac, & qui étant plus acide que la salive, divise les parties mucilagineuses & les salines des alimens; le suc pancréatique; le suc intestinal; la bile qui par les parties sulphureuses & volatiles dont elle est chargée, est un suc très-pénétrant & propre à la dissolution: enfin le mouvement péristaltique de l'estomac, qui mêle les parties que les fluides ont ramollies & divisées, & sans lequel les matieres ne se mêleroient & ne se diviseroient qu'imparfaitement.

[59] Lorsque les forces qui concourent à la digestion, excèdent le degré d'action qui est nécessaire pour l'assimilation des sucs, les alimens, loin de se tourner en nourriture utile, en acquièrent une plus grande disposition à la putréfaction. De-là la plûpart des maladies pestilentiellles & des fièvres malignes auxquelles les tempéramens forts & vigoureux sont plus sujets que les constitutions foibles & délicates.

Selon M. Baglivi , il résulte des effets non moins pernicioeux de la trop grande force du cerveau. Lorsque ce viscere distribue le mouvement dans tout le corps , le mouvement transmis aux parties inférieures se réfléchit continuellement. Si cette réflexion est troublée , toute la machine animale se ressent de ce trouble. Cette force produit une infinité de maladies.

[60] Arethée de Capadoce a été un des plus grands Médecins de l'Antiquité. Les uns le font contemporain de Marc-Aurele , les autres de Libere ; d'autres le croient plus ancien encore. Ses ouvrages sont fort estimés. On en a fait plusieurs éditions. La Préface qui est à la tête de la dernière est de M. Boerhave.

[61] Il est étonnant que dans une Ville comme Alexandrie, dont on vante tant la magnificence , on n'eût pas songé à construire des Fontaines publiques ou des Citernes pour fournir de l'eau au menu peuple. Il y avoit dans chaque maison des caves voûtées où l'eau du Nil s'introduisoit dans sa plus grande crue par le moyen d'un Canal qui communiquoit à tous les quartiers de la Ville. Mais les Propriétaires des maisons avoient seuls l'usage de ces caves , & le Peuple qui ne laissoit pas d'être fort nombreux , étoit obligé de boire l'eau courante du Fleuve , qui étant , comme on sçait , chargée

de limon ne pouvoit qu'être très-mal-saine.

(62) Les Anciens racontent des effets surprenans de la Vipère. Pline prétend qu'Ant. Musa s'en étoit servi avec succès contre toutes sortes d'ulcères. Selon d'autres , un Médecin Grec vint à bout de guérir un Esclave dont la chair tomboit par lambeaux, en lui faisant manger de la Vipère apprêtée en guise de poisson.

Quoi qu'il en soit , la chair de Vipère est regardée encore aujourd'hui comme un puissant remède contre les maladies cutanées, nommées scrophuleuses & lepreuses, par la faculté qu'elle a d'accélérer la circulation du sang , d'en faciliter le mélange , & de débarrasser des humeurs obstruées qui sont sujettes à s'aigrir. Ces propriétés de la Vipère lui viennent d'un sel fort & pénétrant , dont est imprégnée la chair de Taupes & de Lézards qui lui servent de nourriture [a],

[63] Si on en croit les Auteurs qui ont écrit la vie d'Epicure , ce n'est point tant le Dogme de ce Philosophe sur le souverain bonheur qui l'a décrié dans l'esprit du vulgaire , que les calomnies des Stoïciens jaloux de la grande réputation dont il jouissoit. Dans cette foule d'écrits & de libelles qu'ils publièrent contre lui , il

(a) Dict. de Médec.

n'est sorte de vices qu'ils ne lui aient imputé. Epicure opposa à ses Adversaires des exemples constans de piété, de sobriété, de chasteté, de zèle pour le bien public & d'une parfaite soumission aux loix. Rien ne donne une plus juste idée du caractère d'Epicure, que les maximes admirables de Morale, qui sont répandues dans les écrits de ce Philosophe; la vogue extraordinaire qu'il eut dans la Grece & dans l'Italie, la quantité de Statues qui lui furent érigées de son vivant, & les honneurs que l'on rendoit encore à sa mémoire plus de 400 ans après sa mort.

[64] Ce Champion, appelé Larimène, étoit de Samos. La petitesse de sa taille ne lui laissant pas espérer de pouvoir exercer avec avantage la profession d'Athlete, Pythagore qui étoit son ami, lui conseilla de quitter son régime ordinaire qui consistoit en figues séches & en fromage, & de se nourrir à l'avenir d'une certaine quantité de viande par jour. Son corps se fortifia par ce nouveau genre de vie, au point qu'il vint à bout dans la suite de terrasser de plus forts que lui.

[65] L'Histoire fait mention de deux autres Pythagore, l'un fils d'Evagore, Roi de Chypre, qui défendit, en l'absence de son Pere, la Ville de Salamine assiégée par les Perses; l'autre, Lacedemonien, qui commandoit la flotte de

Cyrus le jeune dans la révolte de ce Prince contre le Roi Artaxercès , son frere.

[66] Augustin ne borna point là sa reconnaissance. Il fit à Musa des largesses considérables. Il lui accorda le privilège de porter un anneau d'or , ce qui étoit à Rome la plus grande marque de distinction ; & à sa considération, tous les Médecins de l'Empire furent pour toujours exempts de toutes impositions.

F I N.







Cocchi, Antonio Celestino,

Régime de Pythagore

Paris 1762

M.med. 205 i

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10286122-4